VOLUME II. — WINNIPEG, MARDI, 26 Janvier 1915 — NUMERO [illegible]

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

[illegible]mprimé et publié par la [illegible]NADA PUB. CO. LTD."
[illegible] Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

CE QU'ILS VEULENT

Outre que l'intervention du Vénérable Cardinal Archevêque de Québec et du premier ministre, Sir Lomer Gouin, aura apporté un inestimable appoint à la cause des Canadiens-français de l'Ontario, elle aura encore eu le mérite non moins estimable de faire sortir les loups du bois et de nous apprendre à ne s'y plus méprendre ce que veut la meute des fanatiques orangistes de l'Ontario.

C'est la disparition du français: rien de moins. Le *News*, de Toronto, le principal organe du gouvernement, s'efforce en vain de prouver le contraire. Il y perd son temps. Toute la presse ontarienne le dément.

Nous pourrions citer copieusement la presse ontarienne, mais pour une première fois nous nous bornerons à trois cas des plus typiques. Comme couronnement, nous y ajouterons l'ex-maire Hocken, de Toronto, le Kaiser de l'orangisme canadien.

Prenons d'abord le *Brockville Times*. Son texte parle par lui-même et a une telle saveur qu'il se passe de tout commentaire.

"Depuis la bataille des Plaines d'Abraham jusqu'à ce jour, les Anglais se sont toujours montrés des plus généreux et des plus justes vis-à-vis des Canadiens français. Mais le mal avec les chefs politiques des Canadiens français—laïques et religieux—c'est que si vous leur en donnez grand comme le doigt, ils en prendront long comme le bras. Ils sont insatiables. Non contents de jouir en pleine liberté de leur langue et de leur religion, ils ont poussé hors de Québec la population rurale de langue anglaise et maintenant ils veulent conquérir le pouvoir dans chaque province du Canada. Leurs écrivains ne le cachent point. Une partie de leur programme consiste à imposer le français aux écoles publiques de la province d'Ontario. Il y a une génération, le petit groupe canadien-français d'Ontario avait, privilège spécial pour faciliter l'enseignement de l'anglais aux enfants canadiens-français, la permission d'avoir des professeurs d'écoles publiques pouvant parler le français comme langage de communication. Ils ont aujourd'hui transformé ceci en un droit surfait et inaliénable à des professeurs français et à l'enseignement du français dans les écoles publiques d'Ontario!

Que va donc être la seconde demande de la province de Québec à l'Ontario et au reste du Canada?

Si jamais minorité a eu plein justice, c'est certainement la minorité canadienne-française au Canada. *Mais le temps est arrivé où ses chefs, tels le cardinal Bégin et le premier ministre Gouin, doivent s'entendre dire nettement qu'on ne leur accordera pas un iota de plus de concessions.* En Ontario, le sentiment populaire est très prononcé et devient chaque jour plus prononcé sur la question bilingue. Nul gouvernement d'Ontario ne se maintiendra au pouvoir s'il cède à l'une des demandes des Canadiens français. Les Canadiens français qui s'établissent dans Ontario peuvent parler français en autant que cela leur plaît, mais ils ne doivent pas chercher à imposer leur langue aux écoles de la province."

Le *Hamilton Spectator* n'est pas moins brutal.

"Et pourquoi toute cette agitation? Quelle injustice a été commise à l'égard de la minorité française d'Ontario? Toute étude de cette question doit être basée sur deux ou trois principes: l'anglais est la langue de tout l'Ontario hormis d'une infinitésimale fraction. C'est l'intérêt de la population française de l'Ontario que ses enfants acquièrent une connaissance pratique de l'anglais. Leurs parents veulent qu'ils acquièrent cette connaissance. Ces faits dans l'esprit, se trouvera-t-il quelqu'un pour soutenir que le gouvernement d'Ontario pouvait être plus juste vis-à-vis des Canadiens français qu'il l'a été?"

Mais c'est le *Hamilton Herald* qui a encore le mieux traduit en doctrine le fameux "fair play" britannique.

"Le français n'est pas une langue officielle dans cette province et il n'y a aucun status légal; il n'y a pas plus de raisons de lui conférer des privilèges spéciaux dans les écoles de cette province qu'il n'y en a de le faire à n'importe quelle autre langue étrangère. Dans Hamilton, il y a plus d'enfants italiens que français, plus d'enfants allemands, polonais et russes que français. Les parents de ces enfants ont tout autant de droits à voir leur langue enseignée à leurs enfants et à son emploi comme langue d'enseignement qu'en ont les Canadiens français de l'est et du nord-est de l'Ontario à voir leurs enfants enseignés en français et le français employé comme langue d'enseignement. Nous ne voulons pas faire d'Ontario une province polyglotte—pas même une province bilingue. Nous voulons, en autant qu'il s'agit de la langue, faire de l'Ontario une province anglaise."

Pour que clair, net, catégorique, britannique que soit ce langage, il est cependant dépassé par l'ultimatum de Sa Majesté Jaune, l'ex-maire de Toronto, le loyal orangiste Hocken.

"Ce que les Canadiens français doivent comprendre, c'est ceci: Ils ne peuvent pas plus faire du français une langue officielle dans l'Ontario et les autres provinces anglaises du Dominion, que les Français de l'Alsace ne peuvent faire du français la langue officielle de l'Allemagne même."

Après cela, tirons le rideau.

LE CRI PATRIOTIQUE DES ENFANTS

Sous ce titre le *Manitoba* du 20 janvier nous fait connaître le beau geste des enfants de France, en faveur de ceux qui combattent pour la délivrance de leur territoire et le succès de la justice contre la force brutale.

Avec une offrande de *deux sous* chacun, les enfants de France ont offert aux soldats dans les tranchées 1,600,000 paquets de tabac, 600,000 cigares et 85,000 de chocolat.

C'est une pensée délicate.

Les Allemands d'Ontario sont en train d'écraser sous le talon de leurs bottes les enfants canadiens-français. Leurs petits frères du Manitoba n'auront-ils pas la pensée d'imiter les petits Français?

Avec cinq sous chacun et l'expression de leur sympathie, ils feront mieux qu'offrir des douceurs à ceux qui combattent, ils les aideront à faire triompher le droit naturel assailli par la force brutale de gens pour qui la justice consiste à nier le droit de leurs voisins, de tout prendre pour eux et de rien laisser aux autres, pas même le droit de parler leur langue.

C'est le *British fair play* de la *Standard Province of Ontario.*

Etes-vous pour ce genre de haute Kultur?

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Une lettre de France nous apprend que notre collaborateur et ami Bernard de Malglaive, de Pipestone, Man., a été tué le 26 octobre dernier dans la bataille des Flandres.

Il avait été l'un des premiers à répondre à l'appel de la patrie menacée et à se rendre en France à ses propres frais.

En quittant le Canada, il déclarait à un de ses amis que toute son ambition était de donner sa vie pour son pays.

EN FAVEUR DES ONTARIENS

(Le *Star*, Montréal)

Lorsque le Premier Ministre de la Province de Québec, aux applaudissements de la Législature tout entière, en suivant en cela l'appel aussi net que touchant lancé par le cardinal Bégin, demanda à la majorité de langue anglaise de l'Ontario de traiter avec plus de bienveillance ses frères de langue française, il se crée un état de choses que nos compatriotes d'Ontario ne peuvent pas se permettre d'ignorer. Souvent, dans ces colonnes, nous avons montré avec insistance au peuple d'Ontario la haute sagesse patriotique, pour ne rien dire de la politique historique de conciliation et de tolérance suivie par l'Angleterre, qu'il y aurait pour eux à traiter avec générosité, avec bonne volonté les Canadiens français qui leur ont fait la faveur d'aller demeurer dans leur partie du Dominion. Nous avons toujours senti que même le plus petit effort déployé pour mettre l'embargo sur le français cette langue gracieuse et privilégiée, pour l'empêcher d'être une des langues maternelles et nationales de ce Dominion bilingue, était une erreur politique, une atteinte à la fraternité, et *une violation pratique du pacte sur lequel notre pays repose.*

Que le peuple d'Ontario ait un droit technique de limiter l'emploi du français comme la langue enseignée dans ses écoles, nous ne le nions pas: mais qu'il ait un droit moral d'agir ainsi, c'est une autre question.

Les clauses de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord au sujet des écoles furent dans l'intention de leurs auteurs comme un contrat passé entre *les majorités* du Haut et du Bas-Canada, pour que les minorités qui les représentaient dans les autres provinces pussent jouir de leur autonomie au point de vue scolaire. En deux mots, la minorité catholique-romaine dans la province d'Ontario et la minorité protestante dans la province de Québec devraient avoir la liberté de dire quelles sortes d'écoles elles désiraient pour leurs enfants.

Tel était, dans ses grandes lignes, le sens de cet accord. On n'y faisait pas une mention spécifique de la langue parce que, dans ce temps-là, ce n'était pas une question vitale. Il n'y avait que peu de francophones dans l'Ontario; et la majorité de langue française de Québec ne songeait pas—et n'a jamais songé,—à s'immiscer, de quelque façon que ce fût, dans la direction des écoles de minorité de langue anglaise. Mais il est indéniable que le pacte de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord était un marché conclu entre l'élément de langue française de Québec et l'élément de langue anglaise l'Ontario et qu'on peut *l'interpréter largement comme s'appliquant à la langue aussi bien qu'à la religion.*

Et cependant, nous avons maintenant dépassé ce point. On a engagé le conflit sur ces questions de langue, dans Ontario, d'une manière qu'on n'oserait pas employer contre la religion. Tout ce que nous nous proposons de faire dans cet article, c'est de montrer à nos compatriotes de langue anglaise, dans les provinces où ils forment la majorité, tout le sérieux de la situation, quand la majorité de langue française de Québec, exprimant ses sentiments par la voix de ses chefs politiques et religieux, s'empare de la question, comme elle l'a fait. Ce n'est pas le temps de semer la division parmi notre population. Aujourd'hui nos soldats volontaires obéissant à des ordres donnés dans les deux langues. *Les Canadiens français se sont loyalement enrôlés pour la défense du drapeau*, et il l'ont fait en nombre proportionné au chiffre de la population, car, pour être juste, il ne faut tenir compte que des enrôlements des Canadiens de naissance.

Il n'y a pas de meilleure manière de prouver que le fait d'avoir appris le français sur les genoux de sa mère n'engendre pas la déloyauté au drapeau qui flotte sur nous tous, qui flotte aujourd'hui sur les tranchées d'où nos troupes repoussent énergiquement les violateurs barbares de la terre de France.

Il n'y a pas à en douter, ce qu'il nous faut, dans ce pays, c'est l'harmonie, la confiance mutuelle, l'admiration respectueuse et réciproque pour nos traditions, pour les dieux de nos foyers et pour nos chers privilèges. La province d'Ontario vient de se donner un premier ministre; comment pourrait-il mieux inaugurer son régime qu'en mettant de côté cette politique d'oppression, si directement opposée aux principes britanniques et si périlleuse pour le maintien de cette entente parfaite entre les deux sections les plus importantes de notre peuple! Et c'est de cela que dépendent la paix et la tranquillité de notre Dominion.

L'ALCOOL ET LES PRISONS

Voici quelques paroles de Mgr l'Archevêque de Montréal qui méritent d'être méditées:

ADVOCATES "NO BAR"

Archbishop Bruchesi has been spending a few days in visiting Montreal's jails and reformatories. In recounting his experiences the Archbishop said most of those confined attributed their downfall to over-indulgence in liquor, and if such a thing were possible he would welcome the abolition of all licenses in Montreal. The "no bar" movement seems to be gaining in force. It is the avowed policy of the leader of the Opposition party in Ontario, and he is a force to be reckoned with in the political life of the big province.—*Tribune*, 19 janvier 1915.

Notre expérience personnelle prouve la même chose pour le Pénitencier de Manitoba.

Il y a donc là non-seulement une question morale de haute importance, mais une question financière qui mérite de fixer notre attention.

On dit: "Détruisez ce commerce et vous allez nuire grandement aux intérêts financiers du pays."

Rien de plus faux. Le pays dépense en frais d'entretien des pénitenciers, des prisons et des asiles d'aliénés bien plus d'argent qu'il n'en retira jamais des licences données à toutes les buvettes du Canada.

Qu'on laisse donc aux contribuables des municipalités le droit de dire dans quelle mesure ils désirent peupler les pénitenciers, les prisons et les asiles d'aliénés. C'est ce nous semble le moins qu'on puisse demander aux gouvernants.

IRRESPONSABLES!

Quoi? Mais vous Canadiens français. C'est le *Free Press* qui le dit, il faut le croire, car, vous savez, il ne dit jamais que la vérité et a le don de toujours la dire d'une manière gentille.

Vous vous croyiez en âge, capables de savoir ce qui vous convient et dans quelle mesure une chose vous convient.

Erreur: vous êtes des mineurs, incapables de voir à vos propres affaires.

C'est le *Free Press* qui le dit.

Vous savez passablement l'anglais, il y en a même parmi vous, et il n'en manque pas, qui pourraient donner des leçons de grammaire anglaise aux rédacteurs de la grosse feuille qui a nom *Free Press;* dans tous les cas vous comptiez bien qu'en votre qualité d'hommes libres, de premiers occupants de cette province, de partie contractante au pacte fédéral, il vous appartenait de vous prononcer en cette matière.

Vous êtes bien naïfs. Le *Free Press* a des entrailles de mère pour vous. Il vous chérit, il vous porte sur son coeur, il veut votre bien, veut vous outiller pour les luttes de la vie.

Seriez-vous assez sans coeur, auriez-vous si peu de fierté que de ne pas le croire? Vous savez il n'a jamais été employé qu'à défendre de bonnes et belles causes, le *Free Press*. Soyez lui donc reconnaissants pour une générosité si spontanée.

Si cependant vous croyez qu'un autre remède lui ira mieux, frappez-le, mais frappez à la caisse, par le désabonnement. C'est le seul endroit sensible de tout son organisme.

L'AIDE A LA FRANCE

Monsieur le directeur
de la *Liberté*,

Mme F. Deniset nous prie de remercier bien sincèrement, au nom des pauvres blessés et réfugiés français, les dames qui jusqu'à cette heure lui ont prêté leur concours pour "L'Aide à la France". Son appel d'il y a quinze jours a été entendu, et, ces deux derniers vendredis, plus de vingt dames et demoiselles travaillèrent chez elle, de 2 heures et demi à 5 heures et demi, à réparer des effets reçus et qui purent être expédiés à Montréal en ordre parfait. Elles confectionnèrent aussi du linge pour les hôpitaux.

Mme F. Deniset renouvelle son appel. Elle peut recevoir encore un plus grand nombre de personnes, et elle espère que le succès de cette belle oeuvre ira grandissant.

Trois ou quatre dames vont se charger de visiter les messieurs pour obtenir des souscriptions. Nous ne doutons pas que ceux-ci se montreront généreux, afin que ces dames ne manquent pas de matériaux neufs et puissent continuer à occuper leur vendredi après-midi d'une manière utile. Une partie de leurs souscriptions serviront en effet à procurer des étoffes que les dames transformeront en manteaux et autres objets.

Nous publierons prochainement une première liste de toutes les personnes qui auront contribué jusqu'à ce jour à cette oeuvre noble et charitable entre toutes.

FRETONS L'OREILLE

La voix des Canadiens français d'Ontario persécutés par une majorité étroite et tyrannique a été entendue par la Province de Québec.

L'A. C. J. C., fidèle à son programme et à ses aspirations a volé au secours des persécutés.

L'A. C. J. C. du Manitoba n'a pas voulu rester en arrière, elle tend la main, ne demande pas de grosses sommes, mais sollicite la sympathie des Canadiens français de l'Ouest en faveur de leurs nationaux d'Ontario, et une preuve tangible, si petite soit-elle, de la réalité de cette sympathie.

Prêtons l'oreille, car le succès des nôtres dans Ontario est notre succès, leur défaite aurait une portée énorme sur notre sort dans l'Ouest.

Même en ce temps de gêne financière, les abonnés de la *Liberté* ne pourront-ils pas, en le voulant un peu sérieusement, consacrer une piastre chacun à une si noble cause?

Vouloir c'est pouvoir.

Un abonné.

POUR LES ONTARIENS

Le droit de parler le français et de le faire enseigner à nos enfants doit-il être limité à la province de Québec? C'est la question qui se pose, à propos de la persécution ontarienne. Les Canadiens français de toutes les provinces ont intérêt à sa solution. Il faut que le droit d'enseigner le français soit reconnu dans tout le Canada. Aider aux Ontariens, leur prêter notre appui dans la lutte qu'ils mènent, c'est travailler à faire reconnaître ce droit. Nous désintéresser de cette lutte, laisser nos frères sans notre secours ce serait trahir la langue française, ce serait renier le lien qui nous unit à tous les Canadiens français, ce serait nier implicitement le droit à faire enseigner le français dans notre province à nous. Les Canadiens français du Manitoba ont compris cela, ils ont vu qu'il était de leur devoir de venir en aide aux persécutés ontariens. Les nombreuses souscriptions déjà reçues en font foi. Les lettres qui accompagnaient certaines d'entre elles le confirment. M. l'abbé C.-N. Deslandes, directeur du Petit-Séminaire, écrit:

"Mes minimes recettes personnelles au Petit Séminaire sont consacrées à aider mes séminaristes pauvres à devenir prêtres, cependant je crois fermement faire acte agréable à Dieu qui aime la justice—il est la justice même—en détournant $10 de l'oeuvre si importante du Petit Séminaire pour les consacrer à l'oeuvre si fondamentale de l'éducation chrétienne des enfants."

Le Conseil d'une de nos grandes Mutualités, l'Union Saint-Joseph, affirme la solidarité de tous ses membres avec leurs frères en butte au "prussianisme" ontarien par la belle lettre suivante:

"Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que le Conseil local de l'Union Saint-Joseph du Canada, à Saint-Boniface, a voté à l'uanimité la somme de cinquante dollars, comme marque tangible de son adhésion au mouvement entrepris par l'A. C. J. C., pour venir en aide à nos compatriotes de la province d'Ontario, spoliés de leurs droits.

J'ai le plaisir de vous inclure ce chèque au montant de $50 que vous voudrez bien avoir l'amabilité de transmettre à qui de droit.

Veuillez agréer, etc.

Les membres de l'Académie Taché du Petit-Séminaire de Saint-Boniface nous envoient une généreuse offrande. Citons quelques lignes de la lettre qui l'accompagne:

"Fils soumis d'un "évêque-soldat" qui ne cesse de lutter pour le rétablissement du droit et de la justice dans les écoles manitobaines, ces jeunes académiciens ont à coeur de secourir, selon leurs moyens, leurs compatriotes ontariens que les vexations les plus injustes outragent profondément."

Un autre souscripteur écrit: "Certes, oui, je veux, selon mes humbles moyens, aider aux Canadiens français d'Ontario. Leur cause est la mienne et aider à faire reconnaître le droit pour le français d'être enseigné dans Ontario, c'est travailler à le faire admettre dans toutes les provinces." Un autre ne peut s'empêcher de s'écrier: "Vivent les Prussiens d'Ontario qui vont faire s'affirmer avec plus d'éclat que jamais l'union et la solidarité de tous les Canadiens français du Canada!"

Ces quelques extraits témoignent que l'exemple donné par nos autorités religieuses et civiles est suivi avec empressement. L'appel en faveur des Ontariens dont l'A. C. J. C. a pris l'initiative a été entendu au Manitoba, et notre appui moral ou financier ne manquera pas à nos frères persécutés.

*Cercle LaVérendrye
de l'A. C. J. C.*

Saint-Boniface.

Voici la liste des nouveaux souscripteurs:

POUR LES ONTARIENS
(Seconde liste)

L'Union Saint-Joseph du Canada (Conseil de St-Boniface	$50.00
Petit Séminaire, Saint-Boniface	100.00
Académie Taché, du Petit-Sémaire, Saint-Boniface	10.00
RR. PP. Rédemptoristes, Saint-Vital	5.00
M. L.-H. Audet, Morris	5.00
M. F. Mollot, Fannystelle, Man.	1.00
M. Joseph Champagne, Saint-Norbert, Man.	1.00
	82.00
Première liste	91.00
Total des souscriptions reçues jusqu'ici	$173.00

A sa réunion régulière, dimanche, en vue de l'élection des officiers pour l'année courante, la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface a voté la somme de $100.00 aux "Blessés d'Ontario".

Nous félicitons la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface et nous lui souhaitons des imitateurs.

Soyons solidaires si nous voulons vivre.

La tête du vaguemestre.

La soirée avait été terrible à X..., dans la Meuse, et les chasseurs à pied, malgré tout leur courage, avaient été obligés de se replier. L'artillerie lourde des Boches, qui, du reste, ne devait rien perdre pour attendre, avait creusé des trous formidables dans le sol, tout autour de nos vitriers, et beaucoup d'entre eux étaient abasourdis par les bruits terribles des explosions de marmites qui n'avaient pas cessé pendant des heures.

Le caporal L. H..., au milieu de cette musique infernale, avait un instant perdu son sang-froid et avait laissé tomber son fusil. Quel honte d'avouer qu'il avait perdu son arme!

Aussi toute la nuit songea-t-il au moyen d'aller rechercher son Lebel, et à l'aube, n'y tenant plus il refit inversement le chemin parcouru la veille, rampant, se couchant pendant quelques minutes, suivant sa route.

Vers 7 heures, il était de retour, pâle, tremblant: "Ah! les salauds!" cria-t-il, et durant un long moment il ne put que épéter ces trois mots. Le sergent commandant la section s'inquiéta:

—Qu'y a-t-il? Parle, au moins!

Et comme hanté par un souvenir tragique, le caporal raconta:

—Eh bien! voilà, ils ont coupé la tête du vaguemestre.

—Hein?

—Oui, là-bas, à côté de la rivière, j'ai vu sa tête à dix mètres de moi, sur le sol. *Elle* m'a reconnu, *elle* m'a appelé, tout bas, deux fois de suite:

—Eh! L. H... Eh! L. H...

Alors je l'ai reconnu, et je m'en suis sauvé.

Aussitôt, on partit, avec quelle émotion, on le devine. Avec mille précautions, on arriva à l'endroit indiqué par le pauvre caporal qui tremblait toujours. On aperçut la tête du vaguemestre soudain... mais...

Mais elle était quasi souriante et fort bien attachée aux épaules du brave soldat, qui avait été enseveli sous une masse de terre par l'éclatement tout proche d'une "marmite". Il n'avait pu dégager son corps et était resté dans la position pénible, avec le visage à fleur de sol pendant toute la nuit.

On dégagea le vaguemestre, on le ramena au cantonnement, et là, ayant repris ses sens, il se félicita avec ce brave L. H... d'être revenu parmi les chasseurs.

"Nous vous amenons encore celui-ci."

Nos soldats sont particulièrement édifiants, écrit un aumônier militaire du diocèse d'Avignon.

Imaginez que, samedi soir, j'ai dû passer de 6 heures à 8 heures à confesser *sur la route!*

Vers 5 heures, deux d'entre eux sont venus me dire: "Nous aurions voulu aller nous confesser à...; mais nous avons marche de nuit, et il nous serait difficile de souper, d'aller à... nous confesser et revenir pour la marche... Nous sommes bien embarrassés... Est-ce que nous ne pourrions pas faire ça ici?" Ils sont allés aussitôt prévenir leurs camarades dans deux cantonnements assez rapprochés de mon infirmerie, et, vers 6 heures, il m'en arrivait de partout, par petits groupes. A un moment donné, quand je croyais avoir fini, j'en ai vu arriver encore trois, parmi lesquels j'en ai reconnu deux qui s'étaient déjà confessés. Ils m'ont dit: "Nous vous amenons encore celui-ci. Imaginez-vous qu'il avait peur et qu'il n'osait pas venir!"

L'un d'eux m'a amené sa femme!... J'ai dû lui expliquer que je n'avais de pouvoirs que pour les soldats et que, du reste, les femmes doivent toujours se confesser à l'église, sauf impossibilité. Il m'a répondu: "La consigne, c'est la consigne." Et sa femme est allée se confesser, le lendemain matin, à la paroisse.

Voilà quelques fruits de cette fameuse loi militaire des "curés sac au dos": le diable, je crois, n'y aura pas trouvé son compte à la fin de la guerre. Le diable et l'Allemagne battus: quel joli couple!

Liberté! liberté! En toutes choses justice, et ce sera assez de liberté.

DEUX MOIS DE GUERRE DE SIEGE

Les Français ont avancé sur tout le front, sauf à Soissons où ils ont été obligés de céder un peu de terrain

Paris, 23 janvier. — La note officielle suivante, intitulée "La guerre du 15 novembre au 15 janvier", a été publiée:

"Depuis le 15 novembre, c'est-à-dire depuis la fin de la bataille d'Ypres et la cessation du grand mouvement offensif allemand contre notre aile gauche, la guerre a pris le caractère d'un siège. Dans une lutte de cette sorte, on s'attend généralement à ce que les avantages obtenus par chacun des adversaires se contrebalancent. Mais, dans le cas présent, on peut dire qu'à une exception près, nous seuls avons gagné du terrain. A une exception près, les Allemands ont partout reculé.

"La liste suivante des points gagnés, permet de se faire une idée des progrès accomplis par les deux côtés:

"Par les Allemands: destruction du marché, de la cathédrale et de l'hôpital d'Ypres; destruction de la ville de Nieuport et de son établissement de bains; bombardement d'Armentières, de Béthune, d'Arras, de Soupir et de Soissons; recapture de la côte 132 et d'une colline près de Crouy, et gain de 1,200 à 1,800 mètres au nord de Soissons; avance de 300 mètres en Argonne sur un front de 800 mètres en un point voisin du ruisseau des Meurissons; bombardement d'une église à Nancy et de l'hôpital de Thann.

"Par les Français: Entre la mer et la Lys, recapture de toute la rive gauche de l'Yser entre Knocke et Hetsas et d'une bande de terrain sur la rive droite de la rivière entre la mer et Saint-Georges; installation d'une tête de pont à 4 kilomètres de ce village et d'autres au sud de Dixmude; capture de Saint-Georges, de la maison du passeur et de l'auberge de Korteker; extension générale de notre front autour d'Ypres; le succès de Wybendrert et la cessation des attaques de l'infanterie de l'ennemi.

"Entre la Lys et l'Oise, capture du château et du village de Vermelles et du village de Rutoire; capture de nombreuses tranchées allemandes entre Aix-Noulettes et Carency; recapture partielle de Saint-Laurent et de Blangy, près d'Arras; capture de La Boisselle; capture de tranchées allemandes à Lihons; capture du Quesnoy-en-Souterre, à la fin d'octobre, suivie de progrès vers l'est et de l'extension générale ainsi que de la consolidation de notre front.

"Entre l'Oise et Reims, capture de tranchées allemandes à Nampcel et du Plateau de Noubron; capture de la côte 132 et de la colline de Crouy, qui furent toutes deux reperdues plus tard; destruction de nombreuses pièces d'artillerie allemandes; réduction de 80 pour cent de nos pertes d'infanterie des mois précédents, grâce à la plus grande efficacité de notre artillerie; consolidation de notre système de défense.

"Entre Reims et la Meuse, avance d'un kilomètre dans la région de Prunay; avance de plus de deux kilomètres dans la région de Perthes et arrêt de 17 contre-attaques allemandes; avance de près d'un kilomètre en Argonne, dans les forêts de la Grurie et de Bolante et arrêt de nombreuses contre-attaques; extension de notre front dans le voisinage de Verdun et destruction de nombreuses batteries allemandes.

"Entre la Meuse et la frontière suisse, avances importantes dans les forêts de Consenvoye, d'Apremont, d'Ailly, de Mortmare et dans le bois Le Prêtre; tenue en échec de toutes les attaques allemandes dans cette région; progrès au nord-est de Nancy, dans la forêt de Parroy; progrès au nord et au sud de Senones et dans tous les environs de Ban-de-Sapt; capture de la Tête-de-Vionu, qui commande Sainte-Marie et la Tête-de-Faux; échec complet de 34 contre-attaques allemandes; capture d'Aspach et de Steinbach et des hauteurs à l'est de cette dernière localité; progrès dans la direction de Munster, de Cernay et d'Altkirch.

"En résumé, nous avons fait des avances sensibles en dix endroits différents alors qu'en vingt autres endroits l'ennemi a abandonné ses positions primitives. Tout ceci, bien entendu, toujours à l'exception de la situation au nord-est de Soissons.

"Pour compléter cette comparaison des gains obtenus dans les deux derniers mois de la guerre, il est nécessaire d'ajouter que:

"1. L'offensive allemande en Pologne est tenue en échec depuis un mois;

"2. L'offensive russe continue en Galicie et dans les Carpathes;

"3. L'armée turque du Caucase a été en grande partie anéantie:

"4. L'Allemagne a épuisé ses ressources en officiers (une moyenne de 12 officiers par régiment) et ne pourra, dans l'avenir, développer ses ressources en hommes exercés qu'au détriment des unités qui existent actuellement;

"5. Les armées des alliés, au contraire, ont encore la possibilité de se renforcer d'une manière appréciable.

"On peut en conséquence affirmer que, pour obtenir la victoire finale, il suffit que la France et ses alliés sachent attendre et, en même temps, s'y préparer avec une patience inébranlable.

"L'offensive allemande a été brisée; la défensive allemande sera brisée à son tour."

QUELQUES REMARQUES

Un rapport du témoin oculaire anglais

Londres, 21.—Le témoin oculaire militaire attaché à l'état-major général de l'armée anglaise en France a écrit, le 16 janvier. Il discute les "conditions mentales et physiques" des troupes anglaises, ainsi que celles des Allemands qui leur font vis-à-vis.

L'auteur, après avoir tenu compte que les prisonniers allemands, dans beaucoup de cas, représentent les éléments quelque peu inférieurs des forces allemandes, dit "qu'il paraît y avoir une différence dans les sentiments qui existent actuellement dans les rangs allemands et ceux qui existaient il y a quelques semaines.

"Quelques-uns de nos prisonniers, dit le témoin oculaire, se rendent compte maintenant qu'il n'est plus question d'une avance victorieuse allemande et que leur devoir est de conserver simplement le terrain.

"L'idée que l'Allemagne gagnera quelque avantage proportionné aux sacrifices encourus paraît avoir disparu. Il y a cependant la possibilité d'une défaite immédiate et l'invasion de leur pays."

Relativement au physique, l'officier anglais dit:

"Il est douteux que les Allemands soient aussi bien entraînés que les Anglais. Les dispositions médicales allemandes sont aussi plus inférieures.

"Beaucoup de médecins sans expérience chirurgicale sont employés. Deux de ces médecins reçurent la permission de faire une opération dans un de nos hôpitaux. Comme ils n'avaient aucun instrument, il leur fut permis de se servir des nôtres. Ils firent voir une ignorance qui nous a surpris, rendant inutilisables plusieurs instruments employés uniquement pour défaire des ligaments, en essayant de couper des os avec eux.

"Après cela, il leur fut interdit de pratiquer des opérations.

"Mais ces exemples d'infériorité allemande, dit le témoin oculaire, sont plus que compensés par la bonne condition générale de la manière de combattre des Allemands, le travail parfait de l'état-major, la grande discipline et les soins avec lesquels chaque besoin militaire a été préparé."

La dernière partie de la dépêche du témoin oculaire a trait à l'aviation. Il dit:

"L'aviation a profondément modifié les conditions de faire la guerre, en éliminant d'abord les surprises. Chaque fois que l'état de l'atmosphère permet de faire des reconnaissances aériennes, il est impossible de mettre à exécution aucune grande concentration ou des mouvements de troupes pendant le jour sans être découvert.

"La manière actuelle de faire la guerre a donné à l'aviation le soin de faire les reconnaissances aux lieu et place de la cavalerie."

DANS LA ZONE DE FEU

Les dégâts dans les villages et le stoïcisme des paysans français

Londres, 21.—"Au cours d'un voyage que je suis en train de faire, télégraphie le correspondant du "Morning Post", j'ai été à même de préciser la ligne occupée par les adversaires depuis Roye jusqu'à l'est de Soissons, le long de l'Aisne.

Roye est encore dans la triste situation d'être prise et reprise presque tous les jours. Un peu au sud les Alemands occupent Beuvraignes.

A Lassigny, la situation est curieuse par le fait que la ligne est beaucoup plus irrégulière qu'elle l'était précédemment. Les Allemands occupent Lassigny, Vouchelles et Noyon, puis Carlepont, Tracy-le-Val et Nompcel. A cet endroit la ligne forme un angle aigu et se dirige vers le sud jusqu'à l'Aisne en passant par Moulins-sous-Touvent, Autrèches et Saint-Cristophe, puis au nord de Vic-sur-Aisne. Plus à l'est les Allemands occupent, depuis la semaine dernière, Cuffies et Crouy.

Tout le long de la vallée de l'Aisne quelques nouveaux villages viennent d'entrer dans la ligne de feu; c'est ainsi que, pour la première fois cette semaine, Attichy a été endommagé par un obus.

Le feu de l'artillerie allemande a causé des dégâts considérables à Ressons, Ambleny, Saconin, Pernant et Vauxbuin, qui se trouve cependant à plusieurs kilomètres au sud de l'Aisne.

Malgré cela il est surprenant de constater dans toutes ces campagnes le courage, on pourrait même dire la philosophie stoïque, avec lequel les paysans vaquent à leurs travaux habituels. L'air peut être sillonné d'obus et le village bombardé, le travail des champs n'en continue pas moins comme de coutume.

A l'est de Soissons les Allemands ont occupé la semaine dernière le village de Missy-sur-Aisne, dont ils avaient précédemment endommagé l'église.

Vailly, une autre de ces petites villes qui ont été prises et reprises plusieurs fois, n'est plus qu'un monceau de ruines.

Braisne reste intact, mais Ciry, Sermoise et Chassçing sont détruits.

Le long de la vallée de l'Aisne l'aspect des villages est affreusement triste, et cependant un certain nombre d'habitants, surtout les plus âgés, ont refusé de quitter leurs foyers.

DIX JOURS D'OPERATIONS

Ce qui s'est passé sur le front entre le 5 et le 15 janvier

Paris, 21 janvier. — Un témoin oculaire avec l'armée française donne un résumé des opérations dans l'ouest. Il dit:

"La période écoulée du 5 au 15 janvier a été semblable à la précédente, marquée par des conditions de temps pitoyable: pluie, neige, vent, brouillard et boue. En conséquence, les opérations ont diminué. Les événement remarquables à signaler sont:

"1. L'extension et le renforcement de nos opérations heureuses sur la rive droite de l'Yser, entre Saint-Georges et la mer. L'offensive allemande dans cette région s'est brisée d'elle-même sur l'Yser; d'un autre côté, nous avons gagné un large espace ouvert au-delà de la rivière.

"2. Le combat près de Soissons, où notre offensive avait commencé d'une façon brillante, a été arrêtée par l'inondation de l'Aisne, avec, comme conséquence, la destruction de trois ponis ou piles de pont, empêchant aux renforts d'être envoyés sur la rive droite pour soutenir une très forte attaque de l'ennemi; là, nos forces ont reculé seulement de 1,800 mètres, sur un front de moins de cinq kilomètres.

"3. La nouvelle avance que nous avons faite dans la région de Perthes et l'échec de toutes les contre-attaques de l'ennemi.

"4. L'échec des attaques allemandes dans l'Argonne.

"5. La continuation de nos succès en Haute-Alsace et l'organisation du terrain gagné."

Le témoin oculaire décrit alors ce qu'il appelle "nos succès sur la rive droite de l'Yser", appelant l'attention sur les résultats importants obtenus dans cette région depuis la fin de décembre.

"A cette époque, dit-il, nous ne possédions, en face de la ville de Nieuport, qu'une étroite bande de terrain à l'entrée d'un pont. Les alliés ont formé, puis mis à exécution, le projet d'étendre leur front depuis la mer jusqu'au sud de Saint-Georges."

Le compte-rendu donne des détails complémentaires sur la prise de Saint-Georges, explique les difficultés des opérations dans les dunes, l'échec des contre-attaques allemandes et les brillantes charges à la baïonnette des tirailleurs africains.

Il conclut en déclarant que la position des alliés sur la rive droite de l'Yser fut finalement consolidée par la possession d'une grande étendue de terrain découvert.

"Dans cette région, dit-il, l'Yser a arrêté le grand mouvement offensif des Allemands en octobre et en novembre, mais cette rivière n'a pas réussi à entraver le nôtre.

"Entre Nieuport et l'Aisne, les opérations du 5 au 15 janvier n'ont été caractérisées par aucun événement important, le mauvais temps forçant les adversaires à conserver une immobilité relative.

"Au cours des combats qui ont eu lieu autour de La Boisselle et d'Aveluy, les Allemands ont demandé un armistice qui leur a été refusé.

"Le 11 janvier, les Français ont été violemment bombardés, mais n'ont pas cédé de terrain.

"Le 15, ils ont repoussé une attaque."

Autour de Soissons, le combat qui commença le 8 janvier et conserva un caractère absolument local est longuement décrit.

"Dans ce combat, dit le témoin oculaire, notre offensive qui fut couronnée de succès les 8, 9 et 10 janvier, fut arrêtée le 11 par la crue de l'Aisne. La bataille fut, dès le premier jour, particulièrement violente, et les cas d'héroïsmes innombrables. Cent fantassins français, qui furent entourés au cours d'une charge à la baïonnette, refusèrent de se rendre et se firent tuer jusqu'au dernier, après avoir infligé de grosses pertes aux Allemands et avoir arrêté leurs progrès."

INCROYABLE AVENTURE

Cent soldats français et belges disparus depuis la bataille de Charleroi sont de retour

Paris, 24.—Le "Temps" dit que, dans un centre militaire près de Paris, on a été bien étonné de voir arriver, il y a quelques jours, sous le commandement du sergent Laurent, cent soldats français et belges, avec leurs vêtements en lambeaux et paraissant exténués.

Ils avaient été portés sur les registres comme tués ou disparus depuis la bataille de Charleroi.

Les renseignements obtenus firent connaître que ce détachement revenait des Ardennes où, depuis le milieu du mois d'août, ils s'étaient maintenus, grâce à une guerre de guérillas, contre les porteurs de dépêches allemandes et même contre de petits détachements. Ces exploits se terminaient toujours par une retraite rapide dans les profondeurs de la forêt.

Leurs cartouches provenaient des champs de bataille et les vivres étaient fournis par des villages amis.

Ils gênaient les Allemands d'une telle façon, que le général commandant la région de Givet fia paraître une proclamation promettant de les faire conduire sains et saufs aux lignes françaises.

Le sergent Laurent répondit à cette proclamation par des placards annonçant qu'une attaque serait faite à une date déterminée, sur un certain poste allemand.

Finalement, le manque de munitions et les mesures très rigoureuses prises contre leurs amis obligèrent Laurent à s'occuper du retour, qui fut très difficile.

Laurent a reçu la médaille militaire et a été nommé lieutenant. Ses camarades ont été cités à l'ordre du jour.

LA OU ILS SONT

La misère règne avec toutes ses horreurs

Londres, 23.—Les souffrances, endurées par le peuple belge, qui ont été diminuées dans une large mesure par l'aide envoyée d'Amérique, sont actuellement éclipsées par l'état de détresse des non-combattants en Palestine, en Pologne et dans les Carpathes. De Palestine, les juifs continuent à s'enfuir vers l'Egypte et y sont emmenés aussi vite que possible sous la surveillance du croiseur américain "Tennessee".

En Pologne, la détresse est terrible; Paderewski et Sienkiewicz au nom de tous les partis, ont lancé un nouvel appel pour obtenir des secours. On dit que la situation en Pologne est pire qu'en Belgique.

La population de la Bukovine dans sa fuite, vit dans des cavernes, à la manière des animaux, et dispute aux loups les quelques vivres que possèdent encore les campagnes recouvertes de neige.

Une dépêche de Kiev à l'agence Reuter dit:

"Pour se cacher aux yeux des Autrichiens qui quittent la Bukovine en battant en retraite, les habitants des Carpathes ont quitté leurs foyers et vivent dans des fosses creusées dans l'épaisseur de la neige, où un grand nombre d'entre eux meurent de faim et de froid. Leur situation est rendue plus dangereuse encore par la présence de loups affamés qui les chassent littéralement."

LEUR CHANT A CHANGE

"Nous mourrons la tête haute", dit M. Harden

Londres, 23. — M. Harden, traitant de la guerre dans son organe "Die Zukunft", s'exprime en ces termes:

"Que nous soyons vaincus! Que nous soyons jetés à la mer ou dans le Rhin! Qu'on nous soumette par la famine! Nous mourrons honorablement, nous mourrons la ttée haute et sans avoir souillé nos armes. Nous ne savons pas si nous gagnerons, mais nous savons que notre fin ne sera pas indigne de nous. Nous conservons notre confiance et nos provisions pour une lutte très longue; cependant, dans un an, nous mangerons peut-être des épines et des chardons à la place de pain. Nous sommes plus calmes maintenant que pendant le premier torrent d'enthousiasme du début de la guerre, mais nous ne sommes pas plus poltrons et l'on n'arrivera pas à nous intimider. Dans nos prières nous restons joyeux et nous restons fidèles à la maxime allemande: "Ne compte que sur toi: ainsi tu n'auras jamais de déceptions."

L'INVULNERABLE CHAUFFEUR

Sous la mitraille il parcourait la zone de feu relevant les blessés

Paris, 21 janvier. — Parmi les taxicabs que l'on voit circuler sur les boulevards, on en remarque un sortant de la maison Renault qui, peint en bleu et cribé de balles, est conduit par le nommé Jules Germain. Il se garde bien de faire disparaître ces souvenirs de la guerre qui déparent un peu, il est vrai, sa voiture, et montre à ceux qui le questionnent à ce sujet un extrait du "Journal officiel," daté d'un des derniers jours de septembre, dans lequel il est mentionné pour un trait de courage comme on en voit peu.

Quand le général Manoury se décida à appeler les troupes de réserve pour tenter l'effort désespéré qui, finalement, anéantit l'armée de von Klûck à la bataille de l'Ourcq, il réquisitionna 1,500 taxicabs de Paris, dans lesquels il fit transporter, de Versailles sur la ligne de feu, toutes les troupes de réserve disponibles.

Quoique Germain n'ait pas été reconnu bon pour le service, en raison d'une récente maladie, son taxicab était du nombre de ceux qui avaient été réquisitionnés, et il fut appelé à faire plusieurs voyages sur les points menacés, en transportant chaque fois jusqu'à onze soldats.

Après un dernier voyage, accompli dans l'après-midi du 11 septembre, on lui ordonna d'essayer de conduire à l'hôpital les soldats français blessés qui étaient restés sur le champ de bataille, exposés aux balles entre les batteries françaises et allemandes. Au milieu d'une grêle de balles et de projectiles, il conduisit son auto au point indiqué et aida les blessés à y monter.

Revenant par une route différente, il reçut le feu des artilleurs français sans que lui et ses passagers en soient nullement incommodés.

MORT DU R. P. CORNELLIER

Ancien procureur de l'Université d'Ottawa

Montréal, 21.—Le Rév. Père P.-M.-O. Cornellier, ancien procureur de l'Université d'Ottawa est mort vers une heure, hier, à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Le Père Pierre-Marie-Olivier Cornellier était né à Sainte-Elizabeth-de-Joliette, le 6 juin 1861.

Il fit ses études à Joliette et Ottawa e entra chez les Oblats à Lachine en 1883. En 1885, il prononçait ses voeux à Ottawa, où il fut ordonné par Mgr Duhamel le 24 juin 1887.

Il fut successivement vicaire et procureur à la cathédrale de New-Westminster dans la Colombie-Anglaise (1887-1889); supérieur à Masqui (1889-1894), où il bâtit une église; supérieur à Okanagan (1894-1898), d'où il a construit des églises à Vernon et à White-Valley; procureur général à Saint-Pierre de Montréal (1898-1900); supérieur, curé et procureur à Mattawa (1900-1903) où il a édifié un hôpital: procureur provincial du Canada (1903-1906).

En 1906, il était nommé procureur de l'université d'Ottawa et en même temps aumônier du pensionnat du Sacré-Coeur de la même ville.

MESURES DE PRUDENCE

On ordonne l'évacuation de Cracovie par les femmes et les enfants

Genève, 21 janvier. — Des dépêches de Budapest annoncent que le gouverneur de Cracovie a ordonné aux femmes, aux enfants et aux hommes qui ne sont pas bons pour le service militaire d'évacuer la ville et ses faubourgs. On leur a donné quarante-huit heures pour s'éloigner. Les hommes qui n'ont plus l'âge requis pour le service mais qui sont encore suffisamment actifs forment une garde civique.

Département des patrons



Ce petit modèle de costume sacque peut être l'idéal pour les femmes et cependant les désappointer complètement. Cela dépend tout particulièrement de l'emploi qu'elles en feront. Ce modèle est surtout pour être porté puis pour servir de toilette; c'est certainement un modèle de sacque aussi joli qu'il en fut jamais dessiné. Il est toujours possible de bien paraître et d'avoir un costume prmettant de travailler et nulle femme ne doit paraître mal vêtue parce qu'elle entend travailler dans sa maison.

On peut employer pour ce costume du coton crêpe avec du crêpe blanc uni pour le collet, les manchettes et la ceinture. Les coutures sur chaque côté du devant et du dos atténuant ce qu'il y aurait de trop uni et la ceinture cousue au dos maintient de jolie façon l'ampleur du vêtement. Le patron No 7,032 comprend les grandeurs de 34 à 44 pouces. Prix, 10 sous.



Aujourd'hui l'enfant se vêt comme l'homme et on ne peut plus lui faire porter des vêtements quelconque. Chemises, culottes, collets, tout ne doit faire qu'un. A sa mère il appartient de choisir les modèles de manière à ne point échouer dans la confection des habits de l'enfant. Une chemisette paraît quelque chose de vieux mais est très pratique comme le prouve ce dessin de chemisette avec pantalon. La blouse doit être bien taillée, spécialement quant aux manchettes et au collet bien qu'on puisse faire porter un collet séparé.

Devant à plis, poche et empiècement à l'arrière. Employez tissus à chemise, toile, percaline, interlignez pour manchettes et collet. Pantalons peuvent être de serge. Le patron No 7,020 est pour garçons de 4 à 12 ans. Prix 10 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.



© 1914, by American Press Association.

TRANCHEES ALLEMANDES

AUTOUR DE LA GUERRE

SOUS LES OBUS

Une charge de fantômes.

C'était en Flandre, il y a quelques semaines. Il s'agissait de déloger un Corps wurtembergeois d'une position au nord-est d'Ypres.

Un de nos colonels, du ....e hussards, reçut à ce sujet des instructions. Il fit appeler un de ses capitaines, un Gascon résolu et subtil, et le chargea de cette délicate opération.

—C'est entendu. J'en fais mon affaire, dit-il.

Et retournant vers ses hommes, il dit quelques mots à un brigadier, lui montra des bottes de paille. Et le brigadier s'esclaffa:

—Celle-là, elle est fameuse!

La nuit vient, la pluie tombe. Un escadron de hussards se met en marche. Un *Taube* le survole et prévient l'état-major ennemi. L'escadron poursuit sa route comme si de rien n'était. Chose bizarre! En marchant, l'escadron semble avoir doublé ses effectifs. Deux heures la marche dura. Enfin, on arrive à un carrefour. Un fait singulier se produit. Des cavaliers partent à fond de train, droit devant eux, cependant que d'autres, plus nombreux, prennent un chemin détourné.

L'ennemi, averti par le *Taube* éclaireur, s'apprête à charger. Le vent souffle en rafale. Il faut pourtant se mettre en route. Soudain, en face, une masse surgit, terrible, bousculant tout. Les cavaliers wurtembourgeois la reçoivent à coups de sabre. Mais ces cavaliers français, car ce sont eux sans aucun doute, sont étranges. Ils n'ont point d'armes, et quoi qu'on leur fasse, ils ne sont pas désarçonnés. Ils passent, malgré tout, sur leurs chevaux qui galoppent toujours. Le spectacle terrifie les Boches qui s'émeuvent. Ils prennent le chemin de la retraite. Ils vont, et tout à coup de nouveaux bruits de galop grondent.

Qu'est-ce? Sont-ce les mêmes cavaliers de tout à l'heure qui reviennent? Sont-ce?... C'est un escadron de cavalerie dont les hommes ont des armes, cette fois, et s'en servent. Résister à ces Français ne sert de rien. Les Boches qui ne sont pas tués se rendent.

La ruse était bien simple. Les premiers hussards qui avaient chargé à toute allure étaient des mannequins de paille qu'on avait montés sur des chevaux savamment dressés et qui avaient attiré l'attention de l'ennemi. Les autres cavaliers, c'étaient les vrais, ceux du capitaine gascon.

La mitrailleuse à l'huile de sardine.

Le soldat français est *débrouillard*. Comme sa gaieté, son ingéniosité est proverbiale. Elle le mérite, témoin cette anecdote.

Nous sommes dans les Vosges Une section de mitrailleuses est installée sur une crête. Abritée derrière de petits rocs noirs et moussus, elle commande le col.

Sur la route, au loin, apparaissent déjà une centaine de casques pointus, et la petite batterie commence à faire d'excellente besogne. Mais voici que les terribles engins ne fonctionnent plus aussi lieutenant.
bien. "De l'huile!" commande le

Hélas! nul homme n'en possède, et il faudrait aller en chercher à l'arrière, à 800 mètres. Avant qu'on revienne, l'ennemi sera là. On a dû cesser le feu; la situation est désespérée.

Soudain, on entend un cri joyeux:

—Vous en faites pas, les gars! J'ai les sardines de maman!

Et un petit bleu, qu'on appelle "le Parisien" dans la section, brandit triomphalement deux boîtes en fer-blanc qu'il vient de *pêcher* dans son sac.

En cinq secs, on ouvre les boîtes et on se sert du précieux liquide. Sans doute, l'huile comestible n'est pas prévue par le règlement; mais—c'est ou jamais le cas de le dire—"à la guerre comme à la guerre".

On reprend la fusillade interrompue: un quart d'heure après, la colonne ennemie était en fuite.

Alors, on put manger les sardines providentielles; jamais la section n'en avait mangé de si bonnes.

Dans nos envois à nos petits soldats, n'oublions pas les sardines.

Deux heures de combat en calecon.

Le sergent V... venait de recevoir dans sa tranchée un paquet d'effets envoyés par sa famille. Tout joyeux, il s'empressa de passer le caleçon qui faisait partie de cet envoi. C'était dans le milieu de la nuit. Au même moment, les Boches, qui s'étaient approchés sans bruit à la faveur de l'obscurité, parurent au bord de la tranchée en poussant des cris de toutes sortes. Le sergent n'eut que le temps de sauter sur son fusil et de crier à ses hommes:

—Aux armes, ouvrez le feu.

A cet appel, nos braves troupiers furent vite à leur poste. Une fusillade meurtrière coucha sur le sol bon nombre d'ennemis: les autres reculèrent et on continua sur eux un feu nourri, puis on courut sus à la baïonnette. Le combat dura deux heures. Quand enfin les Boches eurent disparu et qu'on rentra dans les tranchées tous les soldats riaient en regardant le sergent, qui s'aperçut alors seulement qu'il était encore en caleçon.

Pour un briquet.

Ce soir-là, dans la tranchée avancée, près de Reims, nos soldats, confortablement installés, fument leur pipe après la soupe. Soudain, à la nuit tombée, un Boche arrive en rampant.

—Nous n'avons pas de quoi allumer notre tabac, prêtez-nous des allumettes!

—Tiens, dit l'un des nôtres, voilà un briquet, mais ne le faites pas "péter".

Le Boche s'en va. Nos troupiers continuent de blaguer, et puis on s'endort. La nuit est longue. Les soldats se réveillent, et celui qui prêta son briquet s'écrit en s'étirant un peu:

—Faut que j'aille leur réclamer mon amadou, aux têtes pointues, ils ne se pressent pas de le rapporter.

Et voilà deux fantassins qui s'en vont à leur tour jusqu'aux tranchées ennemies:

—Eh! là, et notre briquet?

—Nicht, répond un Boche.

—Vous ne voulez pas le rendre?

Les Boches éclatent d'un rire insultant pour nos deux troupiers, dont l'un saisit un Allemand, le pèche plutôt, par le collet, tandis que l'autre tient les ennemis en respect. Et nos soldats s'en vont vers nos abris avec leur prisonnier, cependant que les Boches tirent sur eux.

Les Français qui sont dans leurs camarades sous les balles leurs camarades sousl es balles. L'un a été atteint au pied. Un officier est mis au courant, et, avant même que les deux amis aient regagné nos lignes avec leur prisonnier, nos fantassins ont bondi, ont franchi les soixante mètres qui les séparent de l'ennemi, pénètrent en ouragan dans la tranchée et culbutent à la baïonnette les Boches éperdus.

En dix minutes, la place est conquise.

—Et le briquet? disent les soldats.

—On va le chercher.

On cherche bien, et, sous le cadavre d'un ennemi, on le découvre.

Les bretons édifient les populations.

M. l'abbé J. R... écrit de X.. (Somme), 19 octobre:

Ce pays sans religion reste étonné de la foi de nos Bretons. L'église n'a jamais entendu tant de prières que depuis l'arrivée des soldats. Le dimanche, elle est comble, et c'est un spectacle édifiant que la vue de cette assistance recueillie, chantant à pleins poumons le *Credo* ou le *Magnificat*. *Les communions sont nombreuses, même sur semaine.* Tous les soirs, à la bénédiction, l'église retrouve sa nombreuse assistance.

C'est une consolation, pour nos prêtres, de voir cette piété de nos frères d'armes, et aussi un motif d'espérer que Dieu, oubliant les blasphèmes de certains, entendra les prières de ses vaillants soldats et donnera la victoire à la France.

A la baïonnette en faisant le signe de la croix.

Un sergent, membre du patronage d'Hennebont (Morbihan), écrivait récemment qu'il lançait ses hommes au combat au cri de: *Confiance en Dieu les enfants; il combat avec nous.* Et on s'élançait à la baïonnette en faisant le signe de croix.

Ne se croirait-on pas au temps de Jeanne d'Arc?

A. G..., soldat aixois, écrit à sa mère:

La force qui m'est nécessaire, je la trouve dans mon patriotisme ardent soutenu par la foi que j'ai, comme toi, en la divine Providence. J'ai foi en la miséricorde de Dieu, et souvent je me recommande à lui.

J'ai sur mon coeur un petit crucifix épinglé à ma chemise; il ne me quittera jamais: il sera pour moi un précieux souvenir.

"Je n'ai jamais vu un homme prier comme lui."

Un soldat écrit d'Alsace le 28 octobre:

J'ai un caporal qui est un agent de ville, marié. *Je n'ai jamais vu un homme prier comme lui.* Quand il m'a connu, il est venu près de moi me raconter sa vie: *"Moi, je n'allais pas à la messe, à cause de ma place; mais je n'ai pas oublié que j'étais chrétien. Alors il m'a dit, dans la tranchée "Récite-moi des prières." Il les a copiées et nous prions ensemble.* Je lui ai donné une médaille de Notre-Dame du Haut.

A la fin d'octobre, raconte M l'abbé Roinson, prêtre soldat du diocèse de Rennes, la petite église de Wailly, près d'Arras, fut violemment bombardée par les Allemands. Un obus traversa le tabernacle, dont le curé malade n'avait pu enlever les Saintes Espèces. C'est alors que revint de Rennes l'abbé lieutenant Lefoul. A son arrivée, il alla saluer le colonel de son régiment, et comme celui-ci est un fervent chrétien et de la race des Sonis, sa première pensée fut de dire au prêtre lieutenant de prendre le ciboire et de le déposer dans une autre église voisine où la rage dévastatrice de l'ennemi ne saurait le trouver. C'est alors que la scène devient touchante:

—Mon colonel, puisque les Allemands vont insulter Notre-Seigneur jusque dans son tabernacle, il faut que les Français lui prouvent leur amour, et ne serait-il pas plus digne d'eux de le recevoir dans leur coeur

—*Oh! mon cher ami, je n'y avais pas songé. Merci. Demain, Dieu sera dans le coeur de votre colonel. Confessez-moi.*

Et l'on vit dans la tranchée, les genoux sur la terre humide, le colonel dévoiler sa conscience à celui qui n'était plus un lieutenant, mais un prêtre de Jésus Christ. Après le colonel, les officiers présents vinrent demander pardon à Dieu pour leur fautes pardon pour les outrages qu'il recevait chaque jour de la part d'un peuple qui réclame pourtant son secours.

Et le lendemain, parmi les décombres encore fumants, à l'autel visité par les obus prussiens, le prêtre-lieutenant offrit le Saint Sacrifice et eut le bonheur de pouvoir donner comme asile au Dieu des nations le coeur de plusieurs officiers et soldats. Et au départ de cette cérémonie touchante, tous pouvaient dire: *A quoi bon craindre, Dieu est avec nous.*

Comment ils meurent.

Le 13 septembre, vers 5 h ½ du matin, en gare de Malesherbes, on descendait d'un train sanitaire le corps d'un malheureux soldat qui venait d'expirer des suites d'une hémorragie; le plancher du wagon était inondé de sang, du beau sang vermeil du sain et robuste Français qu'était le mort, Guillard Marie-Lucien, âgé de 22 ans, soldat du 93me régiment d'infanterie, à la La Roche-sur-Yon.

C'était un élève du Grand Séminaire de Chavagne-en-Paillers, diocèse de Luçon, qui avait contracté en 1913 un engagement de trois ans.

On trouva sur lui la lettre que nous reproduisons ci-après, écrite au crayon sur le champ d'une des dernières batailles de la Marne: Le 9 septembre 1914, 5 h. du soir.

"Mes bons chers tous,

"Quand vous recevrez cette lettre, votre Daudou sera parti au ciel ou bien c'est que des Allemands charitables l'auront ramassé sur le champ de bataille. Hier matin, 8 septembre, vers 6 h. ½, quand vous étiez à la messe, par une attention de la très sainte Providence, j'ai été atteint en plein champ de bataille par une balle qui m'a traversé la cuisse, et je suis tombé: et à l'endroit même je suis encore, car, par une ressemblance vraiment très indigne avec mon doux Sauveur Jésus sur la croix, je suis vraiment cloué à ma croix, n'ayant pu bouger ma jambe d'un seul millimètre. Ma blessure me fait à peine souffrir quand je ne bouge pas mais je souffre beaucoup de la soif. Mon moral est très bon, je n'ai aucune angoisse: mon crucifix devant moi, je prie et j'attends la volonté du bon Dieu. Vous savez qu'avant de partir j'avais fait le sacrifice de ma vie: je l'ai renouvelé bien des fois depuis hier matin: je le renouvelle encore une fois avec tout ce qu'il plaira au bon Dieu d'y ajouter ou d'en retrancher.

"Je ne redoute pas la mort, je l'ai vue et je la vois encore de trop près en ce moment: elle n'a rien d'horrible, puisqu'elle apporte le bonheur.

"Vous-mêmes, je vous en prie, que votre chagrin soit silencieux, résigné et presque joyeux. Ma grande peine est de vous quitter, mais je sais vous retrouver bientôt..."

La lettre s'arrêtait là.

Et voilà comment meurent "les curés sac au dos".



Photo by American Press Association.

CANON BELGE

L'apologétique de la guerre.

Un soldat français du 106e, blessé au combat de Longuyon, a raconté le trait suivant que rapporte la *Croix* de Paris:

"Dans ma compagnie, nous avions un prêtre-soldat. Tous les jours, il disait sa messe, à 3 heures du matin, à l'église du village le plus proche, et c'est notre capitaine qui la lui servait. Quelques camarades y assistaient, heureux d'y recevoir la sainte communion. Les dimanches, la messe se disait un peu plus tard, et l'église était toujours pleine de soldats. Tous ont leur médaille-scapulaire, et beaucoup, avant de s'endormir, ou entre deux alertes, dans les tranchées, tirent leur chapelet. Avec deux de mes camarades, nous avons passé des heures à rédiger, pour ceux qui ne savaient pas écrire, des actes d'abandon à la volonté divine et de chrétienne acceptation de la mort suivis de l'expression de leurs dernières volontés. Mon adjudant qui nous voyait faire, a commencé par rire de ces "bigoteries". C'est un vieux briscard qui a fait les colonies et roulé sa bosse sous toutes les latitudes. Finalement, il nous a demandé le "passeport" comme les autres... La guerre a tué le respect humain. On fait, en marchant, sa confession au "curé" en capote et pantalon rouge, qui nous absout, et il ne se trouve pas un loustic pour s'en gausser. Après tout, disent les plus sceptiques, il faut bien se rabattre sur la religion, puisqu'il n'y a plus que ça qui vaille."

Sur le canal de l'Yser.

Un rédacteur du *Berliner Tageblatt*, qui s'est battu près de Dixmude et qui y a été blessé, envoie à son journal, depuis le lazaret de Bruges, un récit saisissant des combats livrés sur le canal de l'Yser. Sa lettre est datée du 27 octobre.

"Nous sommes partis de Vladsloo pour les positions que nous devions occuper au nord de Dixmude, au delà du canal. A cent pas derrière nous était postée une batterie qui, dans le crépuscule, envoyait ses dernières salves à l'ennemi. "5,800 mètres!", crie l'officier. Et la décharge éclate avec un fracas effroyable, plus violent que les plus formidables décharges de tonnerre. Par-dessus nos têtes siffle un ouragan d'obus, qui passe par-dessus Dixmude en flammes et va s'abattre dans les lignes ennemies. Nos chevaux sont habitués maintenant aux hurlements de l'artillerie. Ils n'ont pas un tressaillement et continuent à nous porter d'un pas égal et un peu las.

"Encore trois kilomètres et nous arrivons aux premières maisons de Beerst, près de Dixmude. Elles sont en ruines. Le clocher de l'église se dresse devant nous, criblé d'obus et fumant. Tout le village est en flammes. L'ennemi, qui y soupçonnait la présence d'un état-major, s'est acharné à le bombarder A l'issue du bourg, sont deux bataillons postés là en réserve. Tous les soldats sont de jeunes Berlinois, pour la plupart des volontaires faisant partie des nouvelles réserves qui viennent d'arriver d'Allemagne et qui, à peine débarquées à Gand ou à Termonde, ont dû marcher aussitôt au feu et se sont trouvées jetées dans la plus terrible des batailles.

"Des lazarets volants sont établis le long de la chaussée: les médecins, insouciants de la mitraille, se multiplient auprès des blessés, qu'on apporte sans discontinuer.

"A droite du chemin, dans un champ de raves, une batterie d'artillerie est dissimulée. Au moment où nous passons, l'officier commande: "A gauche du clocher qui brûle: 3,800 mètres!" Il s'agit du haut clocher de l'église de Dixmude qui brûle comme une torche gigantesque dans le ciel noir.

"Nous traversons au galop la zone la plus dangereuse du front où pleuvent les shrapnells ennemis. Nous entendons le sifflement des bombes sur nos têtes, qui fait éprouver, au début, un sentiment si désagréable et qui ébranle les nerfs les plus solides. Nous passons indemnes et nous voici dans une région plus calme aux abords des premiers canaux. Ici commencent nos lignes de tirailleurs. Les hommes font la soupe en causant et en riant. Ils ont passé la journée sous le feu terrible de l'artillerie et se détendent. Les uns dorment, épuisés. Un malheureux, le ventre labouré par un obus, pousse en dormant un gémissement continu. Impossible de le transporter en arrière avant que le feu de l'artillerie ait tout à fait cessé.

"De l'autre côté du canal, funèbre spectacle: dans l'obscurité, nous discernons des corps étendus, faisant des taches noires sur le sol, enveloppés tant bien que mal de manteaux. Parfois, une main crispée se dresse, terreuse. Anglais, Belges, Français, Allemands gisent là. C'est ici le théâtre des combats de nuit, les plus terribles de tous, où notre infanterie, hachée par le feu de l'artillerie ennemie, revint à l'assaut, pendant trois nuits d'horreur consécutives et finit par rester maîtresse du terrain. Dans la nuit d'hier, enfin, elle s'empara du canal. Nulle part, sur cette longue et sanglante ligne de bataille qui s'étend de Belfort à la mer, il n'a coulé plus de sang qu'ici. Ce ne sont partout que des tombes, avec des inscriptions comme celles-ci:—"Ici sont morts héroïquement 40 hommes de la Cie ... du régiment..."—"Ci-gît le lieutenant Clericq du 2me régiment de lanciers anglais".—Ou, tout simplement: "110 Français et Belges." Et tout autour, un chaos d'armes brisées, de képis et de casques troués de balles O Flandre! O beau pays de Flandre! Aucun pays n'a jamais vu tant de sang et tant d'épouvantes."

Noyés dans les tranchées.

Paris, 2 novembre.

Pour la huitième fois les Allemands avaient décidé de tenter le passage de l'Yser N'ayant pu y parvenir du côté de L..., où ils étaient bombardés par les canons des navires anglais, ils résolurent de renouveler leur effort plus au sud, du côté de M..., où ils transportèrent leur artillerie.

Le 27, de grand matin, l'ennemi lançait des masses d'obus sur nos lignes. Il était impossible à l'artillerie belge d'y répondre et les alliés durent se replier vers dix heures sur la route de V... Aussitôt l'ennemi s'avança en longues colonnes d'infanterie vers le canal que défendaient énergiquement les Anglais et les Ecossais. Ces derniers, munis de leurs mitrailleuses, faisaient des hécatombes d'Allemands; mais à mesure que les premiers rangs tombaient d'autres surgissaient. Leur nombre devint tel qu'à leur tour les Anglais durent se retirer.

Alors l'artillerie allemande balaya la plaine et sous sa trajectoire l'ennemi s'avança vers l'Yser pour le franchir. Il était alors midi.

Le canal, jonché de débris de bateaux, de corps d'hommes et de chevaux, n'avait pas besoin de pont. On pouvait le passer sur des cadavres.

Le gros des alliés s'était replié sur R... Seuls deux régiments indiens étaient restés dans les tranchées à un kilomètre de l'Yser et protégeaient par leurs feux la retraite des forces franco-belges. L'infanterie ennemie, massée sur la rive gauche du canal, se préparait à donner l'assaut à l'arrière-garde britannique. Les Indiens avaient reçu, entre temps, l'ordre de se défiler par les fossés et il ne resta plus dans les retranchements que des bonnets de police sur lesquels l'infanterie allemande usait ses cartouches. Les forces alliées maintenant s'étaient retirées sur les collines de R... Les Allemands s'étaient précipités sur les tranchées vides laissées par les alliés et les avaient occupées.

Tout à coup un grondement sourd arriva dans la direction de l'ouest. Le bruit grandit. On eût dit le ronflement d'une marée montante. Et soudain apparut remontant le canal une lame gigantesque, une colonne d'eau qui abattait les maisons, roulait les arbres et les cadavres. Des cris de terreur partaient des lignes allemandes. Mais il était trop tard. L'eau arrivait en trombe, comblant leurs tranchées, les submergeant. Dans une course affolée, les Allemands s'enfuyaient vers les terres hautes à l'abri de l'inondation. Alors du haut des collines, l'artillerie belge revenue envoyait des volées de mitraille. L'ennemi était anéanti et noyé. Le peu qui échappait à la noyade succombait sous nos balles.

A la place de la vallée, de la rivière, du canal, de la route, on ne voyait plus maintenant qu'une vaste nappe d'eau sous laquelle toute une brigade allemande avait trouvé la mort.

PAGES DE FOI ET DE BRAVOURE

Mort édifiante d'un soldat

M. l'abbé Abel, vicaire à Golbey, diocèse de Saint-Dié, est mort victime de son dévouement.

Affecté, dès le commencement de la mobilisation, à l'hôpital militaire du Chambeauvert réservé aux contagieux, M. l'abbé Abel s'y dévoua au point qu'il fut proposé pour la médaille dite "des épidémies". Il y contracta à son tour la maladie qui l'emportait le 7 novembre 1914.

L'ALSACE CHRETIENNE

Un prêtre brancardier écrit des Vosges à un ami de Mende:

Dirigé sur Montbéliard le 16 août, j'ai été en Alsace jusqu'aux environs de Mulhouse, où pour la première fois nous avons appris ce qu'est la guerre dans son vrai sens.

L'Alsace s'est conservée profondément chrétienne; il est facile d'en juger par les clochers innombrables qui se dressent à de très petites distances les uns des autres, par les calvaires et les chapelles qu'on trouve à chaque pas dans les terrains privés ou sur les places publiques. Il n'en est pas de même des sentiments français au coeur de l'Alsacien. A part quelques familles, toutes sont allemandes. Ce revirement s'explique par les relations industrielles et commerciales dont ils vivent depuis 1870. *Mais la vraie cause de leur détachement de la France et de l'appréhension même qu'ils ont de redevenir Français, c'est le manque de liberté religieuse chez nous. Ceci n'est pas une analyse de sentiment, mais l'aveu même des meilleurs Alsaciens.*

Actuellement nous sommes dans les Vosges, derrière la ligne de feu, à l'aile droite. Ici encore nous avons eu, en maintes circonstances, l'occasion de remplir notre rôle de brancardier au péril de la vie. Si la guerre a ses mauvais côtés, elle a aussi des consolations pour le prêtre. *Le soldat se rapproche de lui d'une manière extraordinaire et avec une confiance entière. Le danger continuel dans lequel nous vivons ravive dans beaucoup de coeurs endormis des sentiments de foi. les bons chrétiens de nos pays deviennent des hommes sans respect humain. Ainsi, dans notre zone, nous avons des chasseurs alpins qui fièrement ont arboré à leur béret, au milieu du petit cor de chasse, la médaille miraculeuse qui ne les quitte jamais.*

La jeunesse catholique au feu.

A S., de la Jeunesse catholique de Mazères, diocèse de Pamiers, écrit au directeur de son groupe:

Vous ne sauriez croire combien cette vie que nous menons et durant laquelle on est toujours prêt de mourir a fait du bien à beaucoup, au point de vue des idées. Ah! on n'est pas fanfaron comme dans la vie passée: tous reconnaissent que leur vie est maintenant entre les mains de quelqu'un que dans les heures graves on se plaît à implorer. *Combien qui durant leur vie n'avaient jamais osé porter une médaille et qui maintenant en sont couverts!* Puisse tout ceci leur servir de leçon!... *Chose digne de remarque, c'est que les plus courageux sont ceux qui ont toujours accompli leur devoir de chrétiens;* on les voit toujours remplir les missions les plus dangereuses et revenir sains et saufs...

Si le bon Dieu veut bien me préserver comme il l'a fait jusqu'ici, quelle joie de me retrouver un jour au sein de la famille! N'empêche que j'ai fait le sacrifice de ma vie, et, si je meurs, ce ne sera pas sans avoir fait mon devoir.

Croyez en la victoire, écrit un autre, P. P., caporal. Nous sommes animés tous du même esprit; ça sera peut-être un peu long, mais le dernier mot nous restera. Pour ma part, je fais l'impossible pour me rendre utile; j'ai demandé à partir et on ne me donne pas satisfaction; je souffre de mon inaction, il me faudrait un fusil et taper dur. *Soyez assuré que je ne faillirai pas à mon devoir, et qu'en tout et pour tout je me montrerai toujours un ancien élève digne de vous.*

"C'est aujourd'hui dimanche et nous sommes invités à aller à la messe et à y chanter; *je vous assure que je vais me payer quelque chose pour ma part...* Je vous quitte, car l'heure est venue d'aller dans la maison du bon Dieu prier pour vous et pour tous nos parents, et aussi afin que nous ayons le bonheur de remporter la victoire. J. L.

Ce matin 11 octobre, en compagnie de M. l'abbé Fourgatia, j'ai assisté à une cérémonie religieuse qui a eu lieu en l'honneur des morts du groupe dont je fais partie. On a chanté une messe de *Requiem* et donné l'absoute. M. l'abbé Castaing, vicaire de la Daurade, a arraché des larmes à chacun de nous par ses belles et touchantes paroles. *A l'issue de la cérémonie, tous les officiers du groupe général, colonel en tête, ont communié, ce qui a été un bel exemple pour toute l'assemblée; de même l'officiant nous a donné l'absolution à tous à la fois et nous a exhortés à faire comme nos camarades qui sont là couchés tout près de nous. C'est bien dans la situation actuelle que l'on voit la piété régner dans les âmes; pas de fanfaronnades à l'approche d'un ecclésiastique; pas de respect humain;* tout est pour le mieux concernant la religion. Osons croire que cette guerre si néfaste pour l'humanité fera de la France une nation plus grande et plus religieuse.

C..., *brancardier.*

L'horizon est noir, le canon gronde, faisant trembler le sol. Tout le monde est couché à plat ventre, laissant passer la rafale. Quelques-uns, relevant la tête au bruit d'un moteur, crient: c'est un Alboche, ou: c'est un Français, et la mitraille passe toujours. Il tombe des morts, il tombe des blessés, qu'importe? *Notre courage ne faiblit pas... Et attendant la victoire prochaine, vive Dieu et vive la France!*

E. D., *caporal.*

Un ancien du même groupement *annonce qu'il a préparé à la première Communion un de ses camarades qui ne l'avait pas faite, et qu'il l'a accompagné, bien entendu, à la sainte Table.*

Le réconfort moral du secours spirituel.

P. E. R., prêtre brancardier du diocèse de Pamiers, écrit de la région d'Arras:

On s'habitue au "rata" et à la vie des "camps". Marches, contre-marches, étapes forcées, vie au grand air, fatigues, coucher sur la paille ou à la "belle étoile", uniquement abrités par la grande tente du ciel: tout cela, le troupier, quel qu'il soit, à quelque arme qu'il appartienne, le connaît en campagne. Jusqu'ici, Mouzon, Vouziers, Challeronges, Suippes, Châlons, ont été les grands centres où nous avons soigné, jour et nuit, des milliers de blessés. A Châlons, l'élément "boche" a toujours dominé. Actuellement nous suivons la *colossale* armée du Nord. *Quel service consolant ne fait-on pas auprès de ces chers blessés ou agonisants ou morts!... Après avoir pansé les plaies du corps, on panse celles de l'âme; on ferme à jamais des yeux dont le dernier regard allait cependant à cette mère, à cette femme, à ces petits chérubins de cette région lointaine qu'on appelle "le pays".*

Puis, sur le champ de bataille, quand brancardiers et hommes du génie n'y suffisent pas, quand, par mégarde, ils ont oublié quelques cadavres, il faut se faire fossoyeurs; on plante une croix façonnée à la hâte; on récite une suprême prière: *un chapelet trouvé dans quelque poche de mort est attaché aux bras de la croix* et on part, le coeur gros et les yeux humides de larmes. Comme témoins de cette besogne, quelques rares camarades; comme officiant, un prêtre en capote; comme encensements, les spirales de fumée d'obus éclatés tout près, qui montent lentement vers le ciel.

Matin et soir, jour et nuit, le canon gronde dans un bruit d'enfer. Quel tonnerre assourdissant que celui occasionné par des centaines de canons de tout calibre crachant ensemble, de toutes les crêtes, une mitraille meurtrière sur cet "océan d'hommes" qui s'appelle un front d'armée! Et la fusillade des tranchées! Et les mitrailleuses! Et les autos blindées mitrailleuses! Feu partout, feu de partout: feu dans la terre (mines, explosifs, mélinite); feu sur la terre feu des tranchées, des coteaux; bois, fermes, villages incendiés); feu dans le ciel (tir aux aéroplanes qui nous arrosent de leurs bombes)... Puis le grondement et son appareil sinistre se déplacent; c'est le silence relatif; c'est le cimetière; des bandes de corbeaux arrivent pour la curée. Que c'est triste, la guerre!

Le service des blessés se fait d'une façon admirable. *Rares sont ceux, je crois, qui partent sans absolution. Sur le front du combat, ils ont l'absolution, sinon individuelle, du moins globale des prêtres combattants.* Hélas! combien de tués! Puis ce sont les prêtres brancardiers qui les ramassent sur le champ de bataille: *l'absolution se donne fréquemment, au coin d'un bois, sous un repli de terrain.* Il y a des prêtres dans les ambulances du 1er ou du 2e échelon où d'évacuation. Là encore, des prêtres porteurs de grâces célestes. On confie ces chers enfants aux prêtres des divers trains sanitaires, qui les passent à leurs confrères des divers hôpitaux de province. *La grâce de Dieu est toujours à la portée de nos chers blessés et ils l'acceptent avec bonheur...*

Nous avons pu célébrer ici les offices du rosaire. Hier (jour de la Toussaint), dans notre détachement: ambulanciers, artilleurs, génie, chasseurs, remonte mobile et "tringlots", *environ 450 hommes ont communié.* Que c'est beau! Il est vrai que nous sommes au milieu de Bretons, Vendéens et Nantais...

Sur quatre présentés, trois curés.

D'une lettre de M. l'abbé Baravalle, vicaire de Reynier-Six-Fours:

Notre commandant a été heureux, au soir d'une journée particulièrement laborieuse, de reconnaître que les curés sont les plus dévoués de tous ses hommes: et, le lendemain, devant toute la formation, il a annoncé qu'il présentait au général une liste de promotion au grade de caporal. Sur *quatre* présentés, *trois* curés: je suis fier d'en être.

Préservés par Notre-Dame de la Garde.

De Florent, dans la Marne, on écrit à M. le recteur de la basilique de Notre-Dame de la Garde, en date du 26 octobre:

... Il y a ici près de 150 maisons: je désirerais distribuer une médaille de Notre-Dame de la Garde dans chaque famille, pour obtenir de la Très Sainte Vierge la préservation de notre pays.

Nous sommes dans la forêt de l'Argonne, à quelques kilomètres des Allemands. Des obus sont déjà tombés sur un village voisin, distant d'un kilomètre et demi. *Or, jusqu'ici, nous avons été préservés, d'une manière providentielle, par Notre-Dame de la Garde, qui a, à l'entrée du village, une chapelle en son honneur.* Les Allemands n'ont pas séjourné dans notre pays, et nous n'avons eu, jusqu'à présent, ni bombardement, ni pillage, ni incendie. J'ose espérer que la Très Sainte Vierge nous continuera sa maternelle protection.

Dans l'espoir que mon initiative tournera à la glorification de notre "Bonne Mère", veuillez agréer, etc.

Un des bons côtés de la guerre.

Un lieutenant-colonel écrit à un prêtre du diocèse de Saint-Flour:

Dieu nous a protégés, mon fils et moi, mais j'ai perdu mon neveu Hippolyte, âgé de 25 ans, marié cinq jours avant son départ. Il était sous-lieutenant d'artillerie. Il a été tué sur sa batterie, le 8 septembre...

Nombreux sont les prêtres qui se trouvent aux armées; là comme ailleurs ils rendent les plus grands services, non seulement au point de vue médical, mais aussi au point de vue religieux. *Et ce sera un des bons côtés de cette guerre d'avoir ramené à la foi et à la pratique de la religion tant de gens qui l'avaient abandonnée; nous en sommes frappés tous les jours.*

"La Messe pour le régiment tout entier."

Un professeur lieutenant du diocèse de Saint-Flour écrit à ses élèves:

... Que je vous dise ma grande joie d'hier, 1er novembre Nous étions au repos dans des bois—nous n'habitons plus les villages, deux fois nous y avons été bombardés, et c'est trop cher de s'y laisser prendre,—où nous habitons de grandes tranchées recouvertes, un peu les huttes des Gaulois. Je reçois un mot du colonel *m'invitant à y dire la messe pour le régiment tout entier.* Vous devinez ma joie. Je m'apprêtais à dire la messe au village, l'église était encore debout; mais au milieu d'une forêt, entre des huttes, cela m'a paru plus touchant et plus grandiose, et puis... c'était la messe à domicile. Je me suis tout procuré, quoique assez péniblement. L'autel a été vite dressé. M. l'aumônier militaire a bien voulu me prêter son autel portatif. Je n'avais pas de burettes, j'ai pris des verres. Et là, sous deux grands arbres, j'ai commencé la messe que me servaient deux anciens élèves: MM. Nicolaux et Urgon. *Environ 800 hommes y assistaient, avec un recueillement dont j'aurais voulu que vous fussiez les témoins.*

Après la messe, le colonel m'a dit un mot de remerciement et a adressé quelques paroles très brèves aux hommes. Je célébrais la messe pour les morts du ...e *et je puis vous dire que beaucoup des assistants ont versé des larmes.* Ce moment béni, je le noterai dans mon carnet de route.

Le soir, vêpres à la paroisse. *Eglise pleine de soldats,* plus une petite fille—au village, il ne reste plus personne. Puis visite aux tombes de nos camarades, où nous avons déposé des couronnes. Et aujourd'hui c'est la prosaïque tranchée près de l'ennemi. Les balles venant de l'avant sifflent en passant sur nous...

Le devoir jusqu'au bout.

La fin édifiante de M. l'abbé Queneau, prêtre-soldat du diocèse de Tours, mérite d'être connue des lecteurs de la *Croix*. Ce fut une dernière et éloquente prédication.

Atteint de fièvre typhoïde et connaissant son tempérament, il vit que son mal ne pardonnerait pas. Il voulut voir l'aumônier de l'hôpital, se confessa et demanda l'Extrême-Onction. A son confrère, qui lui faisait remarquer que, selon toute vraisemblance, il guérirait, il répondit: "Je suis prêtre, je dois l'exemple à tous. C'est en pleine connaissance que je veux recevoir les derniers sacrements."

Il fit ensuite appeler l'officier d'administration et lui dicta ses dernières volontés. Au soir, l'aumônier vint le visiter et, en le quittant, lui confia son voisin de lit, un typhique, moribond qui ne devait pas voir le matin. Il le pria de lui renouveler l'absolution au dernier moment. Durant la nuit, l'abbé sentit que son mal à lui s'aggravait. Homme de devoir jusqu'au bout, il voulut accomplir la mission qu'il avait reçue. Il se leva et donna une dernière absolution au malade. Ce fut son dernier ministère. *Il se recoucha pour mourir.* Quelques heures après il n'était plus.

"Pas une plainte, il s'était confessé avant l'opération

Lettre de M. Auvinet, curé d'Aubigny, à Mgr l'évêque de Poitiers:

X..., le 5 novembre 1914.

Que d'horreurs nous voyons! Des corps mutilés, des membres broyés par les obus, des plaies affreuses, des plaintes déchirantes, et aussi des choses qui remplissent d'admiration. Un jour, on nous apporte un père de famille: il a quatre enfants: un obus lui a mis le pied droit en lambeaux: *"Je suis bien blessé, nous dit-il, mais vive la France quand même!" On lui amputa la jambe; pas une plainte ne sortit de ses lèvres: il s'était confessé avant l'opération.* Un autre jour, deux frères sont blessés par le même éclat de mitraille: chacun souffre beaucoup, mais oublie fraternellement sa propre douleur pour ne songer qu'à la douleur du frère couché sur le brancard voisin, et verse des larmes sur le malheur de l'autre. Il y a eu dimanche huit jours, j'étais de garde pendant la nuit: dans notre infirmerie de fortune, les moins blessés dormaient; un seul veillait; il avait les deux genoux blessés et mutilés. La blessure était atroce et il se plaignait lamentablement. Au milieu de ses gémissements, qu'il essayait d'étouffer sous sa couverture, je l'entendais répéter: "Maman! ma pauvre maman!" C'était à briser le coeur; je faisais mon possible pour le consoler, mais en vain. Toutefois je réussis à lui faire offrir ses souffrances au bon Dieu: *il me confia l'avoir oublié depuis longtemps, mais à partir de ce moment je l'entendis murmurer, avec le nom de sa mère, les noms bénis de Jésus et de Marie. Dès lors sa plainte me parut moins pénible,* et un autre prêtre aura sans doute achevé de le préparer au grand voyage de l'éternité.

Ces exemples suffisent à montrer que le coeur du prêtre trouve des consolations dans notre rôle d'infirmiers.

DEVANT SOISSONS

Comment l'offensive allemande fut brisée à deux kilomètres de la ville tant convoitée

Soissons, 21 janvier. — Les goumiers marocains, qui, formant l'arrière-garde, ont couvert la retraite du centre français sur l'autre rive de l'Aisne le 14 janvier, se sont couverts de gloire. On leur avait fait prendre position dans le village de Crouy.

A quatre heures de l'après-midi, les Allemands s'avancèrent en rangs serrés sur la route qui mène au village. Les goumiers avaient soigneusement masqué leurs mitrailleuses et s'étaient dissimulés des deux côtés de la route. On n'entendait pas le moindre murmure et l'on ne pouvait rien apercevoir au-dessus des ruines noircies. Les Allemands, pensant que la route était libre, s'avançaient en courant vers le village pour s'y abriter contre le feu de la grosse artillerie française.

Quand ils furent arrivés à une distance de 500 mètres, les Marocains ouvrirent un feu violent. Les Allemands, surpris, s'arrêtèrent. La place leur faisait défaut pour se déployer et ils tombèrent en grand nombre; ceux qui réussirent à fuir, se sauvèrent jusqu'au ruisseau de Braye.

Ayant reçu des renforts, ils reformèrent leurs rangs et essayèrent de tourner la position occupée par les Marocains, en passant à l'est du village. Aussitôt trois compagnies de goumiers les chargèrent à la baïonnette. Le choc fut terrible. Leurs baïonnettes tordues et mises hors d'usage, les goumiers se servirent des crosses de leurs fusils. Pour la seconde fois les Allemands s'enfuirent.

Les Marocains avaient reçu l'ordre de tenir bon jusqu'à 5 heures de l'après-midi. Il était alors 6 heures, ils se refusaient encore à battre en retraite. Ils ne s'y résignèrent qu'après en avoir à deux reprises reçu l'ordre apporté par un officier d'état-major.

Pendant la nuit l'artillerie allemande gronda constamment et bombarda Soissons, mais, le 15 au matin, la cannonnade fit graduellement place à la fusillade.

A 7 heures, un bataillon d'enfanterie qui occupait les fermes de Saint-Paul, reçut l'ordre de protéger les tranchées avancées qui étaient mises en danger par une attaque allemande. S'élançant à la baïonnette, ils rompirent les rangs des Allemands qui s'enfuirent jusquà la gare de Crouy, laissant 100 prisonniers entre les mains des Français. Toutefois, à peine le bataillon français avait-il regagné ses positions en emmenant ses prisonniers, qu'il fut assailli par des troupes fraîches et pendant deux heures Saint-Paul fut le théâtre d'assauts furieux à travers champs labourés, vergers, jardins et cours. Près d'un certain hangar où le combat fut particulièrement acharné, les cadavres allemands étaient si nombreux que certains d'entre eux, n'ayant pas la place de tomber, restèrent debout.

La précision du tir des canons de 75 mm., guidé par les aéroplanes, empêcha les renforts allemands de déboucher des pentes qui se trouvaient à l'ouest du plateau de Vregny, et l'ennemi, à bout de forces et découragé, se retira sur Crouy vers midi.

Les Français sont restés maîtres des faubourgs de Soissons situés sur la rive droite de l'Aisne et de l'entrée du point. Leur front est maintenant plus solide que jamais.

Des récits faits par les blessés qui sont à présent soignés dans les hôpitaux de Paris, il ressort clairement que les efforts faits par les Allemands pour poursuivre leur avantage dans la région de Soissons, ont complètement échoué.

Après avoir pris possession des villages que les alliés ont abandonné sur les pentes de la rive droite de l'Aisne, un immense corps de troupes allemandes dévala ces pentes et fit des efforts désespérés pour traverser la rivière; mais l'artillerie française, en position sur la rive opposée leur causa des pertes si terribles qu'ils durent se retirer sur le village de Moncel.

Sur la rive droite de la rivière les Français avaient laissé une batterie qui eut le suprême honneur de couvrir leur retraite jusqu'au bout. Les autres pièces d'artillerie gagnèrent l'autre rive en passant sur les ponts de bateaux et se remirent à tirer aussitôt qu'elles furent de nouveau en position. Mais cette batterie continua le feu sur la rive droite tant qu'il resta debout assez d'artilleurs pour servir les pièces. Le dernier coup de canon fut tiré, au commandement d'un jeune officier dont la tête était entourée d'un bandange ensanglanté. Les canons furent alors traînés jusqu'au bord de la pente abrupte et précipités dans la boue de la vallée.

LES PERTES AUSTRO-ALLEMANDES

Elles sont énormes

Londres, 20.—Le correspondant à Vienne de "l'Exchange Telegraph" télégraphie que les 110 listes indiquant les pertes des derniers deux mois, donnent les totaux suivants:

Officiers tués, 2,263; blessés, 8,980; capturés, 628; hommes tués, 40,827; blessés, 231,160; capturés, 9,502.

Les cinq dernières listes des pertes prussiennes donnent les noms de 36,764 officiers et hommes tués, blessés ou manquants, montrant le total des pertes prussiennes dans les 136 listes, comme 877,107.

EN PROVINCE

ST-GEORGES

Le R. P. Allard, o.m.i., était de passage ici, dans la semaine de Noël. Après avoir prêté concours à son confrère de Fort Alexandre, le R. P. est arrêté saluer ses parents et amis de Saint-Georges. Le lendemain, il repartait pour Winnipeg.

* * *

Le 31 décembre a été baptisé Marie-Delrina-Rose de Lima, enfant de M. et Mme Ozias Dupont. Parrain et marraine, M. et Mme Domina Vincent, oncle et tante de l'enfant.

* * *

M. Edmond Bouthillier, ci-devant de cette paroisse, s'en est allé s'établir au Lac du Bonnet. Commerçant très actif, nous souhaitons à M. Bouthillier tout le succès qu'il désire.

* * *

Mlles Clara et Rosalica Vincent, sont parties en promenade à Transcona. Mlle Délisca Hébert est aussi partie à Winnipeg.

* * *

Plusieurs jeunes gens sont partis pour travailler ailleurs. Les puissances alliées devraient bien nous favoriser de quelques contrats de sous-marins ou de dreadnoughts!

* * *

On ne s'enrôle pas beaucoup à Saint-Georges, diront peut-être quelques patriotes "à la mode". Soit! mais on donne généreusement pour les victimes de la guerre. Preuve: on a expédié au Comité France-Amérique de Montréal deux caisses de bons effets, contenant 150 articles, dont plusieurs paletots, couvertures neuves, chandails, etc. Ces effets sont des dons généreux de dix ou douze familles, soit une moyenne de 15 articles par famille! Cela n'est pas du patriotisme de paille, n'est-ce pas?

Mmes Arsène Vinet et Louis Vincent viennent en premier, par le nombre d'articles. Les autres familles ont donné à peu près également. Ce sont Mmes Adrien Vincent, Joseph Papineau, père, Joseph Papineau, fils, Mathurin Pereux, Phydime Papineau, Vve Carolus Chèvrefils, Sergius Dupont, Philibert Vinet, Paul Caplette, J.-P. Rioux. Tous ces articles étaient neufs pour la plupart, propres et serviables. Mme Madeleine Huguenin, secrétaire du comité, nous écrit: "Je vous remercie du fond du coeur, de tout ce que vous nous adressez pour nos pauvres éprouvés de là-bas, et je vous prie de vous faire l'interprète de nos sentiments reconnaissants auprès de tous vos généreux donateurs, qui ont si généreusement souscrit à votre action philantropique."

Nos félicitations les plus sincères aux dames de Saint-Georges.

* * *

Nous avons appris avec regret la mort de M. Thomas Lafrance, père de Mme J.-P. Rioux. Le défunt était âgé de 88 ans, et est décédé à Saint-Eloi, comté de Témiscouata, P. Q. Une prière, s. v. p.

* * *

M. Eugène Gauthier, ex-élève de l'Ecole Normale de Saint-Boniface, est arrivé pour prendre la direction de notre école, laissée vacante par le départ de Mlle Weir. Nous souhaitons la bienvenue à ce jeune professeur, plein de zèle pour la cause de l'éducation.

* * *

Mardi le 12 janvier, M. Olivo Vinet épousait Mlle Marie-Anne Dupont.

A la messe, les Enfants de Marie, dont Mlle Dupont était membre, rendirent quelques-uns des plus beaux morceaux de leur répertoire, sous la direction de Mme Arsène Vinet, organiste.

Alors que la mariée était revêtue du voile et de la couronne, Mlle Yvonne Vinet chanta avec beaucoup d'âme: Je suis l'enfant de Marie. A la communion: l'Ave Maria et à la fin de la messe: Je mets ma confiance.

M. Arsène Vinet servait de témoin à son fils et M. Télesphore Dupont accompagnait sa fille.

Les mariés étaient entourés d'un grand nombre de parents et d'amis.

Pour la circonstance, l'église avait revêtu ses habits de grande fête. Le maître autel et l'autel de la Sainte Vierge étaient ornés de fleurs et de drapeaux.

Après la messe les congréganistes allèrent saluer les nouveaux époux et leur présenter leurs voeux de bonheur.



TRANCHEES BELGES

SAINT-PIERRE-JOLYS

Dimanche dernier nous avons été très heureux de recevoir au milieu de nous les joueurs de hockey de la Banque d'Hochelaga, (Saint-Boniface et Winnipeg).

Nos joueurs, confiants dans leur force, savouraient déjà les honneur de lav ictoire, quand, ô surprise, ils aperçoivent dans l'équipe ennemie un rusé renard qui s'était fourvoyé par mégarde: c'était M. B. oCrbeil, un "cadet". Cette apparition inattendue, amoindrit quelque peu leur confiance, mais si par hasard ils étaient vaincus, ils en sortiraient néanmoins avec les honneurs de la guerre.

Le résultat final laisa la victoire aux "alliés" (banquiers et cadets), mais les vaincus tinrent bon jusqu'à la fin et moururent les armes à la main.

Au mi-temps l'équipe Saint-Pierre l'emportait sur les visiteurs, le résultat étant alors 3 à 1, mais le club allié s'étant bien reposé, déployant toute sa force et travaillant avec ruse, finit par remporter la victoire avec un avantage de deux points: 6 à 4.

Les visiteurs firent certainement preuve de courage et d'habileté, et M. Corbeil, l'illustre cadet, se montra plutôt l'aîné, car aucun des banquiers ne sut mieux que lui manier le bâton et montrer les dents à ses adversaires.

M. Aurèle Préfontaine fut l'étoile de l'équipe Saint-Pierre et des quatre points que nos joueurs ont obtenus, il en eut trois à son crédit.

Mais, que dis-je, il ne fut pas seulement l'*étoile* de la partie, il en fut aussi l'*éclair*, car, prenant la rondelle, il passait si vite devant ses adversaires que ceux-ci, dans leur naïveté, s'imaginaient voir passer un boulet de canon.

M. Décosse comme arbitre, et M. Couture comme juge de jeu, contentèrent tout le monde. Il y eut quelques marques... d'amitié entre M. Lasalle et M. Corbeil, mais ils durent oublier leurs injures en se reposant quelque temps.

Heureux pour les banquiers d'avoir eu une corbeille pour y mettre leurs points, car sans cela, ils en auraient certainement perdu la moitié.

Pierrot 5-16.

FANNYSTELLE

Grande soirée de gala dimanche soir à la résidence de M. P. Bouvier, à l'occasion du départ de Mme Bouvier qui aura le bonheur de revoir ses vieux parents.

La soirée n'a été que de plaisir. L'amabilité de ce couple si fier de recevoir leurs amis s'ajoutait à celle d'être reçus. Nous souhaitons donc à Mme Bouvier, ainsi qu'à son époux de faire un très heureux voyage.

Un témoin.

INWOOD

Encore des nôtres viennent de partir pour le théâtre de la guerre. Ce sont MM. Marcel Compeyré et Henri Stafford. Nous leur souhaitons un prompt retour parmi nous, sains et saufs.

* * *

M. Léopold Laporte nous a quitté pour aller passer l'hiver en classe à un collège de Winnipeg.

* * *

Le Rév. M. Chamberland, curé de Fisher Branch, était de passage ici mercredi dernier, se rendant dans sa paroisse.

* * *

Mme Eug. Rousseau, qui était souffrante depuis près d'un mois, a été consulter un médecin de Winnipeg.

* * *

Notre institutrice, Mlle M Compeyré, est de retour de Winnipeg, où elle était allée reconduire son frère Marcel.

* * *

Les vacances de la nouvelle année sont finies; nos écoliers ont repris leur classe, le coeur joyeux après une interruption de près de trois semaines.

* * *

La "Grain Growers' Association" a tenu une assemblée à la salle Cossette jeudi dernier; elle a enrôlé 29 nouveaux membres.

Toinon.

BEDFORD

M. et Mme Charles Degagné et leurs grands amis, M. et Mme Proulx, sont de retour de leur promenade à La Broquerie; ils ont été passer le dimanche chez leurs parents.

LE PAS

Récapitulation des bâtisses construites au Pas en 1914.

Sur l'avenue Fischer nous avons eu les bâtisses suivantes:

Le théâtre Lyric, pouvant contenir 300 personnes ou plus, et coûtant environ $10,000.

La salle de billard Cobalt, contenant neuf tables de billard, ainsi qu'un jeu de quilles.

La pharmacie "The Pas Drug Co.", bâtisse à deux étages.

Le théâtre "Dreamland", pouvant contenir au-delà de 300 personnes.

L'agence d'immeubles McLelland et Co.

La salle de billards "Saratoga" contenant neuf tables de billard.

Un magasin de vêtements pour hommes, "The Belle Store".

La bijouterie de C.-J. Larkworthy. Le "Club Cafe", restaurant. Le magasin général "Northern Supply Co." Une boucherie.

Sur l'avenue Edwards, les bâtisses suivantes ont été construites en 1914:

Une buanderie, une boucherie bâtisses à deux étages. Un café, bâtisse à deux étages. Une agence d'immeubles. Un café restaurant. Une librairie.

Sur la 7e rue, tout proche de la station du C. N. R., la "Northern Lights Hotel", bâtisse à trois étages. Elle est pourvue de tout le confort possible pour le moment, lumière électrique: c'est une des plus belles constructions du Pas.

Agrandissement de l'hôpital Saint-Antoine, qui maintenant qu'il est achevé se trouve la plus grande et la plus belle construction du Pas. La coupole qui doit abriter la statue de saint Antoine aide pour beaucoup à relever l'aspect de cette bâtisse. Cette coupole est due à la générosité entière de notre entreprenant contracteur, M. E.-M. Joyal, qui a bien voulu payer tous les frais encourus pour sa construction.

Dans Fingerville, il y a aussi plusieurs autres constructions: le magasin général de M. Allard, l'agrandissement du magasin général, le "Civic Store", ainsi que plusieurs maisons de pension.

A part ces constructions, nous avons une foule de maisons privées. L'année 1914 n'a pas été trop mauvaise pour Le Pas.

En 1914 aussi, le conseil de ville a installé la lumière électrique, placé les canaux d'égouts et le pouvoir d'eau.

En 1914, il y a eu d'enregistré à l'église catholique, 58 baptêmes, dont 22 canadiens-français; dix mariages, dont six canadiens-français; six sépultures, dont 3 adultes.

* * *

Le R. P. Renauld, desservant une des parties nord du diocèse du Keewatin, était de passage à l'évêché la semaine dernière.

* * *

Le bureau des commissaires d'école de la ville engageait les services de Mlle Bayer et de Mlle Kerouack comme institutrices pour notre école catholique, où l'enseignement se fera désormais sous le système bilingue. Ces deux demoiselles sont qualifiées pour enseigner les deux langues: l'anglais et le français.

* * *

Le R. P. Thomas, de retour de sa mission à Grand Rapids, était à l'évêché dimanche dernier. Il repartait lundi, en traîne à chiens, pour sa mission de Cross Lake.

LAURIER

A l'occasion des fêtes de la nouvelle année, M. et Mme P. Trottier ont donné un grand souper de famille. Etaient présents: M. et Mme Adélard Trottier, son frère, M. et Mme Emile Trottier, M. Narcisse Fournier, accompagné de Mlle D. Trottier, M. Evariste Guay, accompagné de Mlle Emilienne Trottier; M. Valcourt, de Sainte-Rose du Lac, accompagnait Mlle Berthe Trottier; M. Allard et Mlle Germaine Trottier.

On s'est bien amusé jusque tard dans la veillée. Nous avons eu le plaisir d'entendre chanter Mlle Germaine Trottier et M. Narcisse Fournier. Un solo de violon a été donné par M. Evariste Guay. Tous se sont retirés enchantés et en se disant au revoir!

* * *

M. Brunette, inspecteur des écoles bilingues, a visité nos deux écoles. Il a été enchanté du succès.

* * *

Il est probable que nous aurons bientôt un Cercle de l'A. C. J. C. M. Blouin et M. Fournier en seront les premiers organisateurs.

* * *

Le club de patin va pour le mieux; le professeur fait son grand possible et les élèves aussi.

Cyriac.

* * *

A. Laurier, Man. le 5 janvier, dernier, à la résidence de M. Isaac Trottier était donnée une jolie soirée en l'honneur de Mlle Berthe Trottier, institutrice à Deloraine, Man.

Tous les amis étaient heureux de se réunir autour de leur estimée septuagénaire, Mme Elie Trottier, pour lui souhaiter une bonne et heureuse nouvelle année. Un splendide souper fut servi au milieu d'une gaieté générale, puis on suivit à la lettre le programme d'une longue sauterie, après quoi l'on se sépara au milieu des chants d'allégresse en se promettant bien d'y revenir.

Un témoin.

THIBEAUVILLE

La mort, terrible faucheuse, fait des siennes parmi les enfants de notre paroisse. Dans l'espace de quelques jours nous avons eu à enregistrer la mort de deux enfants de 9 à 10 ans, tous deux emportés par le terrible croup-dyphtérique.

Le 10 courant, Bertha, fille bien-aimée de M. Pierre Leclerc, nous quittait pour un monde meilleur.

Le 22, c'était au tour de M. Phaneuf, qui perdait son fils chéri, Roméo, décédé après quelques jours de maladie. Les funérailles eurent lieu lundi le 25, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Dans le cortège nous remarquions MM. D. Phaneuf et O. Pelletier, avec leurs dames, et aussi Mme Da

(*A suivre sur la page* 6)

L'Allumeur de Reverbères

Par

Melle Cumming



Au moment où il finissait, elle venait précisément de placer son gâteau sur le four. A genoux devant le poêle, elle en tenait la porte à la main, quand tout d'un coup ses yeux prirent une expression de joie si marquée que Willie s'écria:

—A quoi pensez-vous, Gerty, que vous paraissez si contente?

—Je pense que saint Claude viendra peut-être pour vous cette nuit. Puisque c'est l'époque où il descend du ciel pour ceux qui ont besoin de lui, j'espère qu'il vous apportera une bonne place dans laquelle vous pourrez devenir riche.

—Espérons alors, dit Willie, qu'il me mettra dans son sac, et qu'il ira m'offrir en présent à quelque vieux Crésus qui en échange me laissera toute sa fortune. Cela viendrait bien à propos, car s'il ne m'arrive pas quelque chose d'ici le nouvel an, je serai réduit au désespoir.

A ce moment, la conversation des deux enfants fut interrompue par l'arrivée de True, qui apportait une magnifique dinde, cadeau de Noël de M. Graham. Il y avait aussi un joli livre pour Gerty: c'était le présent de miss Emily.

—Voyez comme cela se trouve, s'écria Gerty en recevant ce cadeau: Willie était précisément en train de me dire que vous étiez le bon saint Claude pour moi, cher oncle True, et je crois qu'il a raison.

En parlant ainsi, elle ouvrit le livre, au frontispice duquel il y avait un portrait du saint en question.

—Tenez, Willie, regardez si cela ne ressemble pas à l'oncle True. C'est que c'est frappant, ajouta-t-elle: un bonnet de fourrure, une bonne figure comme la sienne. Oh! mon bon oncle True, si vous aviez seulement un sac plein de joujoux sur votre épaule au lieu de votre lanterne et de cette grosse dinde, vous seriez un saint Claude complet. N'avez-vous point aussi quelque chose pour Willie?

—Oui, précisément; mais je crains bien que cela ne signifie pas grand'chose: ce n'est qu'un petit bout de lettre.

—Une lettre pour moi, demanda Willie, d'où cela vient-il?

—Je n'en sais rien, répondit True en fouillant dans ses grandes poches. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'y a qu'un instant, j'ai été arrêté par un homme qui m'a demandé si je savais où demeurait madame Sullivan; je lui ai répondu que nous restions sous le même toit, et je lui ai indiqué la maison. Quand il eut appris que je venais ici, il m'a donné ce petit morceau de papier, et il m'a prié de le remettre à son adresse, qui est: *A Monsieur William Sullivan.* Je suppose que c'est vous, Willie, et voici la lettre.

Willie prit le papier d'une main, de l'autre la lanterne de True, et lut vivement ce qui suit:

"R.-H. Clinton serait bien aise de voir William Sullivan chez lui jeudi matin, entre dix et onze heures.

"Quai, No 13."

Willie parut fort étonné à cette lecture.

—Qu'est-ce que cela signifie? dit-il, je ne connais pas cette personne.

—Ah! je sais ce que c'est, moi, dit True; c'est le monsieur qui habite dans cette grande maison de pierre que vous connaissez bien. C'est un homme riche, qui a un grand magasin et un comptoir sur le quai, précisément.

—Comment! c'est le père de ces jolis enfants que nous avons vus quelquefois à la fenêtre?

—Lui-même.

—Et que peut-il me vouloir?

—Sans doute il a besoin de vos services, dit True.

—Alors, c'est une place, s'écria Gerty avec joie: encore un cadeau de saint Claude, je vous l'avais bien dit. Ah! Willie, que je suis contente!

Willie ne savait pas s'il devait se réjouir ou non. Ce message lui paraissait si singulier venant de la part de quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qu'il ne pouvait se décider aussi vite que Gerty et True à croire à cette bonne fortune, et dans la crainte que ce ne fût encore une déception, il exigea de ses deux amis la promesse de ne point parler de la chose à sa mère et à M. Cooper.

Le jeudi, qui était le lendemain de Noël, Willie se présenta à l'heure et au lieu indiqués par le billet. M. Clinton, homme très distingué dans ses manières, le reçut amicalement, lui adressa peu de questions, et, sans même lui demander de recommandations, lui dit tout simplement qu'il avait besoin pour sa maison de commerce d'un jeune commis, que cette place était vacante chez lui et qu'il la lui offrait. Willie hésitait à accepter; car, bien que cet emploi dut nécessairement devenir avantageux pour l'avenir, M. Clinton ne parlait pas d'appointements, et la position du jeune homme ne lui permettait pas d'attendre à cet égard.

Voyant son hésitation:

—Est-ce que ma proposition ne vous convient pas? demanda M. Clinton; ou bien auriez-vous déjà pris d'autres engagements?

—Non, vraiment, répondit timidement Willie; vous êtes bien bon, Monsieur, de témoigner à un étranger assez de confiance pour l'admettre chez vous, et je vous remercie d'une offre qui m'est d'autant plus agréable qu'elle était tout-à-fait inattendue. Cependant je dois vous dire que j'ai déjà été employé dans un magasin, et que j'y étais oppointé. C'est une condition à laquelle je suis forcé de tenir beaucoup par rapport à ma mère et à mon grand-père. J'étais loin, Monsieur, de m'attendre à entrer dans une maison aussi importante que la vôtre; je ferais, croyez-le bien, tous mes efforts pour m'y rendre utile, mais je sais qu'il ne manque pas de jeunes gens de familles riches qui seraient enchantés d'être au nombre de vos employés, et qui ne vous demanderaient aucune rénumération de leurs services, du moins pendant quelques années. Je désirerais vivement que ma position me permît d'entrer à une aussi bonne école de commerce, mais malheureusement mon peu de fortune, qui m'empêche d'aller au collège, m'interdit également de donner gratuitement mon temps, même en vue d'un avantage ultérieur.

Le négociant sourit.

—Et qui vous a appris tout cela, mon jeune ami?

—J'ai souvent entendu dire à quelques jeunes gens riches qui fréquentaient l'école avec moi qu'ils étaient employés dans des maisons de commerce où on ne les payait pas. Je comprends parfaitement cette position pour des gens qui ont de la fortune; il n'en est pas de même de moi, et je m'étais estimé heureux de trouver chez un pharmacien une place moins relevée sans doute, mais qui me rapportait assez pour aider ma mère, qui est veuve, et mon grand-père, qui est fort avancé en âge.

—Et qui est votre grand-père?

—M. Cooper, sacristain de l'église de M. Arnold.

—Ah! fit M. Clinton, je le connais. Puis il ajouta:—Ce que vous dites, William, est parfaitement vrai. Nous ne sommes pas dans l'habitude de payer nos jeunes employés, nous estimons que c'est assez de leur apprendre leur métier; mais pour vous ce sera différent. J'ai reçu sur votre compte de si bons renseignements... Je vois à votre air que vous voudriez bien savoir de la part de qui, mais c'est mon secret... J'ai reçu, dis-je, de si bons renseignements sur vous, que je suis convaincu que j'aurai lieu d'être content de vos services; aussi, si vous voulez me dire ce que vous gagniez chez M. Bray, je vous donnerai les mêmes appointements pendant la première année, sauf à vous augmenter plus tard en proportion des services que vous me rendrez. Si cela vous convient, nous commencerons à dater du 1er janvier.

Willie remercia M. Clinton en peu de mots et se retira.

Le premier employé de la maison, qui avait été présent à cette entrevue, trouva que le jeune homme avait montré bien peu de reconnaissance au négociant pour des offres aussi en dehors hors des habitudes ordinaires. Mais M. Clinton, qui avait suivi sur la mobile physionomie de Willie les alternatives d'espoir, de joie et de reconnaissance, comprit tout ce qu'il y avait de gratitude au fond de son coeur, et se rappela ce qu'il avait éprouvé lui-même lorsque, jeune encore et seul soutien de sa mère, il était venu à Boston pour trouver un emploi, et avait eu enfin, après de longues démarches, le bonheur de se placer.

Depuis longtemps déjà l'herbe avait recouvert la tombe de cette mère chérie, il y avait plus de vingt ans qu'elle était morte, et pourtant le bon fils, en voyant éclater la joie intérieure de Willie, se reporta avec un sentiment d'attendrissement à l'époque où il avait écrit lui-même à sa mère pour lui annoncer l'heureuse nouvelle d'un emploi qui devint la pierre fondamentale de l'édifice de sa fortune. Aux larmes qui mouillèrent sa paupière à ce souvenir, le bon M. Clinton comprit que la reconnaissance de Willie n'était muette que parce qu'elle était vive et profondément sentie.

Les pauvres mères qui ont prié pour leurs fils, et qui ont remercié Dieu de la protection accordée

(Suite de la page 5)

rand, tous venus de Saint-Boniface.

Aux familles Leclerc et Phaneuf nous offrons nos plus sincères condoléances, dans le malheur qui les frappe.

• • •

Nous apprenons que Mme Leclerc, qui était malade depuis plusieurs semaines, s'est fait conduire à l'hôpital: nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

• • •

Nous avions, la semaine dernière, la visite de M. et Mme D. St-Mars, de Saint-Vital. Venus pour une visite chez leur beau-frère, M. et Mme St-Mars ont trouvé tout si beau ici que nous croyons pouvoir compter sur un paroissien de plus pour le printemps.

• • •

Notre populaire marchand, M. Max. Champagne, a été retenu au lit pendant quelques jours par une attaque de péritonite aiguë.

• • •

Nos institutrices, Mlles Guichon et Niedert, sont revenues de Sainte-Anne dimanche, après avoir passé quelques jours en visite chez des amies.

• • •

M. J.-D. Létourneau, autrefois de Saint-Eustache, Man., a ouvert une boutique de ferblantier. Nous lui souhaitons tout le succès désiré.

• • •

Avis à ceux qui aiment la culture mixte. Ils peuvent venir, il y a de la place pour plusieurs colons. A part ce que l'on peut faire sur nos terres, nous avons une fromagerie d'une capacité de plusieurs milles livres de lait par jour. Donc, ne vous gênez pas et venez: nous nous ferons un plaisir de tout vous faire visiter.

J. Lund.

SOMERSET

Notre populaire ami, M. J.-E.-C. Rondeau, a ouvert, dans le bloc Perreault, un magasin de nouveauté, y compris un assortiment complet de chaussures, sous le nom de "*Lorne Dry goods store.*"

M. Rondeau a été pendant longtemps agent local pour la Cie Massey Harris, et pendant deux ans commis voyageur. L'expérience de M. Rondeau, dans le commerce, laisse nul doute que son succès est assuré, et nous lui souhaitons succès.

• • •

M. et Mme Dr Rocan, M.D., étaient de passage à Winnipeg et Saint-Boniface la semaine dernière.

• • •

M. Miron, beau-frère de M. Labossière, sec.-trés., est parmi nous. M. Miron a l'intention de prendre la direction de la boutique de forge de M. C. Labossière. Bon succès et bienvenue.

• • •

M. G.-W. Allen, employé du C. N. R., a acheté, par l'entremise de Maître Larrivée, N. P. et Cie, la résidence privée de M. J.-A.-M. Cyr, rue Lachance.

• • •

Le sot ne comprend pas un homme supérieur, mais il le déteste.

Notre petit choeur de chant scolaire, qui se compose comme suit: Paul Lefrère, J.-Ed. Lavallée, Isidore Lafrenière, P. Cusson, Léo Bellville, Cécil Bellville, Cyprien Girouard, Valmore, Lemieux, Albert Boyer, Clément Boyer, Georges Jacqmain, Sd. Jacqmain, Joseph Rheault, Ed. Rhault, H. Bourque et les petites demoiselles M. Bellville, Alph. Lafrenière, Maria Labossière, Y. Cusson, B. Cusson, Solange Jacqmain, Berthe Girouard, nous a, samedi dernier, fait entendre sa jolie voix dans la messe du II Ton.

Cette messe, fruit de leurs petites épargnes, a été un succès. Nous ne saurions assez les en remercier, car ils se sont certainement imposés des sacrifices.

Nos petits solistes: P. Lefrère, J.-Ed. Lavallée et I. Lafrenière, nous ont vraiment impressionné dans le joli chant du cantique dialogue "Jésus et l'enfant".

Nous les remercions tous cordialement et espérons les entendre encore bientôt. Mlle E. de Froment tenait l'orgue.

Clément.

ST-CHARLES

Malgré le froid intense qui sévit ces jours-ci, les travaux sur le grand chemin continuent toujours. Nos gens charrient du gravois et creusent la chaussée sur la rue Saint-Charles. "C'est vrai qu'on n'y fait pas de grosses gages, disent-ils, mais c'est mieux que rien; ça vit toujours."

• • •

M. Léon Caron est de retour de sa promenade chez ses parents et amis à Saint-Eustache. Il nous est revenu avec plusieurs bonnes chansons comiques ajoutées à son répertoire. Espérons qu'il nous fera rigoler de temps en temps.

• • •

Il y a eu un magnifique mariage célébré hier soir au presbytère par le R. P. Jos. Thérien, curé et cousin des mariés.

M. Hyacinthe Bohémier, de Saint-Norbert, a épousé Mme Veuve E. Rochon, née Marie-Rose Caron, fille de Charles Caron.

Le banquet eut lieu à la maison du père de la mariée. Etaient présents: le R. P. Curé, les deux pères des mariés, M. Xavier Caron et Mlle Marie-Marthe Bohémier, M. Léon Caron et Mlle Thérèse Bohémier, M. et Mme Pierre Ménard, Mlles Berthe et Bernadette Caron.

Les nouveaux époux sont partis ensuite pour leur foyer chéri à Saint-Norbert. Nos voeux les accompagnent.

• • •

Un commencement d'incendie eut lieu la semaine dernière chez M. Labelle, du village. Grâce à l'agilité et au courage de Mme Labelle qui s'est réveillée vers les trois heures du matin au milieu d'une fumée épaisse. Ce feu a été éteint. Les dommages ne sont pas considérables.

Rubis.

CHEZ NOUS AUSSI

René Bazin

Une des qualités que j'aime le mieux chez les Anglais, c'est le respect avec lequel ils parlent des choses religieuses, leur bonne volonté de comprendre, leur aptitude à admirer les cérémonies du culte catholique, leur émotion qui n'est jamais si vive qu'en ces sortes de rencontres, et par quoi nous pouvons juger de la sensibilité et de la poésie de nos voisins, réputés avant toute chose pour leur solide raison et leur sens de réalités. Le souci de la vérité est la mesure de la noblesse. Il peut se tromper de route, errer longtemps, s'effrayer des obstacles, se déclarer vaincu, tout cela est humain. Pourvu qu'il se ranime, il mène à leur perfection les plus beaux drames qui soient. Je ne sais rien de plus émouvant, de mieux propre à nous faire comprendre l'âme anglaise, que l'histoire de Newman, ou les lettres, plus récentes, des Bénédictins anglicans de l'île de Caldey, écrivant à leur évêque, ou ces *Confessions d'un converti*, de Robert Hugh Benson, l'écrivain qui vient de mourir et que j'ai tant de regret de n'avoir pas connu. Rappelez-vous, par exemple, la promenade à cheval; ce tout jeune Anglais, déjà préoccupé des questions d'histoire et de discipline ecclésiastique, chevauchant dans la campagne, à côté du vieil archevêque, son père; l'enfant ne dit que peu de mots, le père répond très peu de paroles aussi, le silence les enveloppe, mais deux figures d'hommes ont paru, ineffaçables. Ce qu'exprime ce mot de loyauté ne suffit pas à rendre cette sorte de souhait permanent de la vérité, ce tranquille état d'inquiétude et d'appel dont les exemples sont nombreux.

Vous pensez bien que les Anglais qui se battent sur notre sol, près de nos soldats et qui cantonnent dans nos villages de la Picardie ou des Flandres, après avoir séjourné au Havre, à Rouen, à Saint-Nazaire ou au Mans, ne sont pas sans observer non seulement la façon que nous avons de vivre. Ils savaient tous, en débarquant sur la terre de France, la réputation que nous ont faite nos ennemis et nos lois, d'être un peuple sans religion, de n'avoir plus que des églises désertées, et quelques souvenirs vagues, subsistant chez les femmes, d'une foi qui fut unanime et inspiratrice de toute notre histoire.

Ils croyaient cette légende, qui ne nous rehausse point aux yeux de l'étranger; et il faut avouer que les votes du pouvoir législatif, les actes de l'exécutif, les jugements du judiciaire leur donnaient des motifs plausibles de demeurer dans l'erreur. Ils en tiraient naturellement, et silencieusement, des conséquences défavorables; leur mémoire pleine de versets de la Bible, leur rappelait les condamnations portées contre les nations impies; et ils éprouvaient un regret que nous fussions tels, car nous allions être compagnons de guerre, eux et nous. Beaucoup durent penser, apercevant pour la première fois nos villes et la foule pressée aux abords des gares: "Voilà donc ce peuple sans religion! Quel dommage! Il est si plaisant, si bon enfant, et en un tel danger!" En quoi ils étaient seulement ignorants, ce qui est bien excusable, puisque tous les Français ne comprennent pas leur patrie. Mais comme ils n'ont point de volonté de ne point voir, et qu'ils sont, au contraire, tout réjouis de nous trouver meilleurs qu'ils ne pensaient, nos amis les Anglais n'ont pas tardé à changer d'opinion.

Ils ont vu les provinces en arrière de nos troupes, les provinces envahies, nos jeunes gens et nos hommes dans les tranchées et dans les batailles en plein champ; et ils ont dit que nos ennemies se trompaient sur notre compte. Voici la lettre d'un officier de l'armée anglaise. Elle me parait admirable. Pour la bien comprendre, il faut savoir qu'elle est écrite en réponse à une autre lettre signée "Scotia", publiée également dans le *Saint James' Gazette*, et où s'affirmait la persistance de quelques préjugés:

"En qualité d'officier au service de Sa Majesté, et en service actif, je puis dire combien j'ai été impressionné de l'extraordinaire religion des populations au milieu desquelles nous campons. J'ai saisi toutes les occasions de fréquenter les différentes églises près desquelles nous avons passé, et d'observer les gens et leurs habitudes. Partout je trouve une piété magnifique, une religion qui guide et anime pleinement ces populations. Les soldats français vont dans les tranchées, chacun avec une médaille de la Sainte-Vierge pendue au cou: ils prient à haute voix pendant le feu, non pas dominés par la crainte, nous le savons très bien, mais avec un fier courage et une grande confiance. Il m'est pénible de penser que nos pauvres gens n'ont pas cette même croyance pour se soutenir, et ce même réconfort dans leurs besoins et leurs épreuves. Le jour des morts, j'ai vu le curé du village venir bénir les tombes de nos soldats (et, remarquez-le bien, des tombes de protestants déclarés); elles étaient décorées de chrysanthèmes par les villageois. Ces pauvres morts reçurent une bénédiction et furent appelés: les fidèles trépassés. On pleura sur eux, on pria pour eux, fervemment et profondément.

"Je crois que les femmes d'Angleterre, les mères, les soeurs, les épouses, eussent été consolées... Tout cela ne représente point à mes yeux ce que les protestants appellent papisme: il y a ici, évidemment, un peuple en pleine sève chrétienne, avec une profonde piété, une foi infiniment douce, magnifique et nécessaire, que nous n'avons pas en Angleterre. Sur les bords des routes, au-dessus des portes, il y a d'innombrables petites chapelles, des images; mais conclure de là à l'idolâtrie serait, comme l'a écrit miss Cecilia Loftus, ignorance et bigotisme. Ce que nos soldats ont vu ici laissera chez beaucoup d'entre eux une impression profonde. Mon ordonnance, un wesleyen, qui est artilleur, a un grand désir d'en apprendre davantage sur ce qu'il "croit être, m'a-t-il dit, la vraie foi". Et cela est daté du champ de bataille.

Quel joli ton, simple et ardent! Comme on voudrait connaître le signataire de la lettre et être son ami! Il a éprouvé une surprise bienfaisante, il a découvert les Français, et le dit ouvertement.

Chez nous aussi, il y a eu un étonnement, beaucoup moindre, mais un étonnement. Ce sont des Français qui se sont découverts eux-mêmes. Ils ont été saisis par la déclaration de guerre et envoyés en avant. Chaque jour il en part des centaines ou des milliers des diverses régions, pour l'armée combattante.

Là, un grand nombre de ceux qui avaient été détournés de la religion se remettent à penser chrétiennement et agissent en chrétiens. Quelques-uns, d'un seul coup, s'échappant d'existences médiocres, vaines et toutes matérielles, s'élèvent au sublime, et le mot de sainteté vient à l'esprit quand on apprend de quelle manière ils ont fait le sacrifice de leur vie, les paroles qu'ils ont dites, leur résignation surhumaine. Ils ont retrouvé les pensées de leur race et les conditions de sa grandeur. Phénomène prodigieux! Songez à la pauvre éducation d'une partie de ces mêmes hommes, à l'absence fréquente de tout surnaturel, à l'ignorance où ils avaient été laissés des vérités élémentaires, puis à ces causes multiples qui avaient encore diminué en eux ce qu'il pouvait y avoir de noblesse naturelle. Tant de livres, de journaux, de discours, de conversations! C'est la condition du peuple,—de tous ceux qui ne sont pas défendus,—dans ces cruelles sociétés issues de la Révolution; ils n'ont pas de quoi se conduire. Qui leur a donc révélé, en un moment, ce qu'ils ne savaient pas, ou les a fait se souvenir de ce qu'ils ne savaient plus? J'ai parlé du visage de la mort. Mais ce n'est pas assez. Il y a eu aussi des hommes de grande foi, présents partout, et qui se sont montrés hardiment dans les batailles. Mais ce n'est pas encore assez. Il y a eu toute l'Histoire de France, et les mérites des vieux parents des siècles oubliés. Je pense souvent à ces paysans, à ces ouvriers qui habitaient, au temps de saint Louis ou dans les temps voisins, une maison basse et pareille à celles qui furent bâties depuis. Il ne reste d'eux ni un souvenir, ni une parole, ni un os gros comme un doigt dans le fond d'un cercueil. Cependant, le mal qu'ils ont eu pour bien vivre, leurs prières, leur foi claire, les privations acceptées et celles qu'on s'imposait par amour, tout le trésor des mérites a été mis en réserve dans l'invisible monde, et c'est de là, dans les heures comme la nôtre, qu'une vertu est rendue à l'arbre, et vient fleurir, au bout des branches.

René Bazin,
de l'Académie française.

L'ESPIONNAGE ALLEMAND

Le gouvernement français prend de nouvelles mesures

Paris, 30 janvier. — Les espions allemands, dont l'audace est si connue, deviennent si nombreux, que le gouvernement français a pensé qu'il était nécessaire d'organiser un service spécial pour se mettre en garde contre eux.

Les femmes jouent un rôle de plus en plus important dans l'espionnage, et on a fait savoir qu'on avait arrêté surtout des Allemandes employées comme domestiques dans les familles riches et dans les maisons d'officiers.

Les demandes d'emploi parues dans les journaux français ont même servi au recrutement des espions; des uniformes militaires francais ont été envoyés à des Allemands qui se trouvent en Suisse.

On s'est aperçu que les Allemands avaient réussi à enlever, à des soldats et réservistes belges, un grand nombre de livrets militaires; ces livrets ont été ensuite remis, à des espions allemands dont le signalement correspondait à celui figurant dans le livret et connaissant le flamand. Ces individus sont envoyés en France par l'Angleterre.

Les Allemands, dit-on, examinent aussi avec le plus grand soin les livrets militaires des prisonniers français.

Les soldats auxquels le certificat de bonne conduite a été refusé sont l'objet d'attentions spéciales; ils sont traités avec la plus grande considération et on leur demande de servir dans le service secret de l'armée allemande s'ils semblent aptes à remplir cet emploi.

---

par lui au fruit de leurs entrailles, comprendront seules de quelle douce joie fut inondée l'âme de madame Sullivan lorsqu'elle apprit l'heureux événement arrivé à son cher Willie.

M. Cooper et Gerty eurent aussi leur accès de joie, et le vieux True ne pouvait se lasser de répéter à cette occasion en frappant sur l'épaule du jeune homme:

—Ah! maitre Willie, je savais bien, moi, qu'il ne fallait pas s'inquiéter de vous, et je ne cessais de dire à votre grand-père que vous finiriez par arriver à bien.

Malgré tout, il y avait dans cette affaire un côté mystérieux: où M. Clinton pouvait-il avoir entendu parler de Willie? Madame Sullivan se livra à cette occasion avec ses amis à une foule de conjectures toutes plus impossibles les unes que les autres. Mais, comme leurs suppositions ne se vérifièrent jamais, ils finirent par croire avec Gerty que cette bonne fortune était un présent de saint Claude.

XIV.—*Le bon ange.*

—Vraiment, dit miss Peekout en plaçant ses deux mains sur l'appui de fenêtre et en regardant dans la rue, chose qu'elle faisait régulièrement pendant dix minutes, après avoir veillé aux préparatifs du déjeuner et nettoyé sa lampe solaire, je voudrais bien savoir quelle est cette petite fille qui se promène ici tous les matins avec ce vieillard malade. Cette enfant est très-gentille, et paraît très attachée au vieillard: c'est probablement son grand-père. Je remarque qu'elle prend toujours soin de le placer du meilleur côté de la promenade, et qu'elle prête attention à chacun des pas qu'il fait. Vraiment elle a besoin de le surveiller, car il a l'air si faible! Mais la pauvre petite fille elle-même paraît bien pâle et bien chagrine, et je m'étonne comment elle peut prendre tant de soin du vieillard.

Comme l'enfant et son vieux compagnon de promenade venaient de disparaître, miss Peekout s'éloigna de la fenêtre et revint à sa lampe solaire pour s'assurer qu'elle n'avait pas besoin d'une nouvelle mèche.

—Je crains bien, dit de son côté mistress Grumble au moment où l'enfant et le vieillard passaient sous sa fenêtre, je crains bien que, si je vis assez pour devenir vieille et infirme, il ne se rencontre personne pour me donner les soins que cette petite fille rend à son grand-père. (Madame Grumble, quoique âgée de soixante-dix ans, n'avait aucune infirmité, si ce n'est celle d'un caractère très irritable.) Non, dit-elle, je ne trouverai personne pour me soigner de la sorte. Quelle bonne petite créature doit faire cette enfant!

—Tenez, Belle, dit une jeune fille qui suivait avec elle un des côtés de la rue pour se rendre à l'école, tenez, c'est la même petite fille que nous rencontrons tous les jours avec le vieillard. Comment pouvez-vous dire que vous ne la trouvez pas jolie? Quant à moi, je ne sais rien de beau comme ses yeux.

—Vous avez toujours eu un goût particulier, Kitty, pour admirer ce que les autres trouvent affreux.

—Affreux! répliqua Kitty d'un ton presque fâché. Voyez donc, je vous prie, combien son regard est doux et bienveillant lorsqu'il s'arrête sur la figure du vieillard. Tenez, surtout maintenant qu'elle lui adresse la parole.

Au même moment, les deux couples se croisèrent, et les jeunes filles se turent.

Aussitôt qu'on se fut éloigné de quelques pas, Kitty reprit la parole:

—Eh bien! ne conviendrez-vous-vous pas maintenant, dit-elle, que cette enfant a une physionomie très intéressante?

—Effectivement, elle a d'assez jolis yeux; mais je ne vois pas autre chose de bien intéressant en elle. Je ne serais pas étonnée d'ailleurs qu'elle ne s'ennuyât considérablement de promener ainsi son grand-père. Ce n'est pas très amusant de marcher à pas comptés avec le soleil dans la figure, et en donnant le bras à un vieillard dont il faut à chaque instant surveiller les pas.

—Ah! Belle, reprit Kitty, comment pouvez-vous parler ainsi!... Pour moi, ce vieillard me fait pitié.

—Mon Dieu, dit Belle, il est bien question de pitié! Si vous vous arrêtez à ce sentiment, vous n'en avez pas fini. Regardez plutôt: voici Willie Sullivan, le commis de mon père, un joli garçon, n'est-ce pas? J'ai besoin de m'arrêter pour lui parler.

Mais avant qu'elle eût bien pu lui adresser un mot, Willie, qui paraissait très pressé, passa rapidement devant elle, non cependant sans l'avoir poliment saluée d'un: Bonjour, miss Isabelle.

—Il est bien poli! murmura Isabelle d'un air fâché.

—Mais regardez donc, Belle, dit au même instant Kitty, qui venait de jeter les yeux derrière elle, voilà ce jeune homme qui s'approche du vieillard et de mon intéressante petite fille. Tenez, tenez, il prend le vieillard par l'autre bras, et les voici qui se promènent tous trois de compagnie. Cette rencontre n'est-elle pas singulière?

—Je n'y vois rien de bien étonnant, reprit Belle d'un air un peu piqué. Ce sont sans doute des personnes de sa connaissance. Mais dépêchons-nous, nous arriverons trop tard à la pension.

Faut-il vous dire, lecteur, quels étaient ce vieillard et cette jeune fille qui attiraient ainsi l'attention des passants? Et n'avez-vous pas déjà deviné que c'était Truman Flint et Gerty? Mais combien le pauvre True est changé! Ce n'est plus le vieillard alerte et ingambe que nous avons vu: il a été frappé d'une attaque de paralysie, ses forces l'ont abandonné, il ne peut même pas se promener seul. Il passe maintenant ses journées dans son fauteuil ou sur le vieux banc que vous savez, excepté les quelques instants pendant lesquels il se promène avec Gerty. L'affreuse maladie l'a frappé comme un coup de tonnerre; elle a si bien dompté sa robuste constitution que le malheureux vieillard est maintenant plus faible qu'un enfant; la pauvre petite fille orpheline et abandonnée qu'il a recueillie dans sa misère, et à laquelle il a tenu lieu à la fois de protecteur, de père et de mère, est maintenant devenue par un juste retour sa seule consolation, son seul espoir et son unique appui. Pendant les quatre ou cinq ans qu'il a eu soin de sa faiblesse et de son enfance, elle a pris des forces pour soutenir à son tour celui qui l'avait aidée dans la misère: le moment de l'épreuve est arrivé trop tôt, hélas! mais il l'a trouvée prête à remplir ce saint et pieux devoir. Avec la simplicité d'un enfant, mais avec la sagesse d'une femme; avec la taille d'une petite fille, mais avec la capacité d'une mère de famille; avec la grâce de la jeunesse, mais avec la persévérance d'une épouse, depuis le matin jusqu'au soir, Gerty remplissait à la maison et auprès de son vieil ami le double emploi de ménagère et de garde-malade. Sans cesse à ses côtés, attentive à prévenir ses moindres désirs elle accomplissait pour le vieillard la douce prophétie que lui avait faite miss Emily, lorsqu'elle lui avait dit un jour que l'enfant de la charité deviendrait la consolation de ses dernières années, et lui adoucirait le chemin du tombeau.

La maladie qui avait enlevé à True ses forces physiques avait heureusement épargné son esprit, qui se conservait aussi calme et aussi lucide que par le passé. Ce coeur humble et pieux offrait dans sa misère ses souffrances mêmes au Dieu dans le nom duquel il n'avait cessé d'espérer et de croire, et le malheur qui l'avait frappé n'avait pu lui arracher que ces mots empruntés au Livre Saint: "Seigneur, que votre volonté soit faite, et non la mienne."

Dans cette vie d'abnégation et de sacrifice, Gerty n'avait jamais consulté que les inspirations de son coeur. Elle s'inquiétait peu qu'on admirât ou blâmât sa conduite, et dans sa douleur elle s'estimait heureuse de pouvoir rendre à son protecteur quelques-uns des soins qu'il lui avait autrefois si généreusement prodigués. Tout entière à l'accomplissement de ses pieux devoirs, elle vivait pour Truman seul, peut-être même serait-il plus exact de dire qu'elle ne vivait qu'en lui, car ses actions comme ses pensées n'avaient qu'un seul but: prolonger l'existence du vieillard et alléger ses souffrances.

Disons maintenant comment s'était accompli le triste événement dont nous nous occupons depuis quelques instants.

Deux mois environ avant d'être frappé de paralysie, True avait commencé à sentir ses forces diminuer. Cependant il n'en avait pas moins continué à remplir sa tâche journalière, lorsqu'un matin du mois de juin Gerty, en entrant dans sa chambre, vit avec surprise qu'il était encore au lit, bien que l'heure habituelle de son lever fût depuis longtemps passée. Elle s'approcha, lui adressa la parole, et s'aperçut bien vite que ses yeux étaient fixes et qu'il avait perdu l'usage de la parole. Elle courut tout effrayée avertir madame Sullivan. Un médecin fut appelé, il déclara que c'était une attaque de paralysie, et parut craindre pendant un temps que le malade n'y résistât pas. Cependant quelque amélioration se fit bientôt sentir. True ne tarda pas à retrouver l'usage de la parole, et une quinzaine de jours après l'accident, il pouvait se promener avec l'aide de Gerty.

Le docteur avait recommandé le plus d'exercice possible; aussi chaque matin, quand le temps le permettait, avant que la chaleur fût trop forte, le vieillard et la jeune fille sortaient pour faire promenade que nous avons vue exciter à un si haut point la curiosité des voisines. Gerty profitait ordinairement de ces courses pour faire en même temps les différentes commissions que nécessitait le soin du ménage, car elle évitait autant que possible de laisser Truman seul à la maison.

Après avoir rencontré les deux promeneurs, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Willie les accompagna jusqu'au magasin où ils allaient acheter leurs provisions de la journée. Quand il eut convenablement établi le malade sur un siège, il se dirigea vers le quai, laissant Gerty en train de faire ses acquisitions.

(A suivre)

RAPPORT GENERAL DE L'HOPITAL DE ST-BONIFACE

Pensions, malades payants		$46,618.54	
Octroi du Gouvernement Provincial		18,720.00	
Gouvernement Fédéral		1,839.00	
Ville de Winnipeg		27,777.68	
Ville de St. Boniface		6,540.75	
Autres Municipalités		11,212.15	
Département Indien		1,928.75	
Différentes Compagnies		6,169.25	
Gardes-malades spéciales		1,419.85	
Salle d'opération		4,013.85	
Pharmacie		1,395.70	
Rayon X		853.93	
Dons, aumônes, Bénédiction de la pierre angulaire		4,377.90	
Intérêts		2,493.01	
Dames Patronnesses	$3,240.68		
Dépenses de la "F. d'E."	1,556.00		
Profit net		1,684.68	
Industries, matériaux vendus, divers		1,934.57	
Montant de la Recette Ordinaire			$138,979.61
Legs		$ 1,100.00	
Terrain vendu		1,899.50	
Prêt remboursé		20,000.00	
Emprunt		114,000.00	
Montant de la Recette Extraordinaire			$136,999.50
Balance en caisse au 30 Nov. 1913			12,369.87
			$288,348.98

DEPENSES DE L'HOPITAL ST. BONIFACE POUD L'ANNEE FINISSANT AU 30 NOVEMBRE, 1914.

Salaires	$ 23,454.83	
Provisions	37,697.48	
Salle d'opération	5,052.88	
Pharmacie	6,252.53	
Rayon X	574.27	
Chauffage et éclairage	22,526.49	
Marchandises	6,339.60	
Chapelle, culte	921.11	
Meubles et ustensiles	1,567.13	
Jardin, chevaux et voitures	793.43	
Imprimeries	1,274.05	
Buanderie	1,874.70	
Voyages et transports	643.13	
Intérêts	5,560.70	
Assurances	2,222.05	
Taxes	1,686.49	
Réparations	15,310.61	
Divers	209.61	
Montant de la Dépense Ordinaire		$133,961.09
Emprunt remboursé	$ 10,000.00	
Constructions	134,136.02	
Montant de la Dépense Extraordinaire		$144,136.02
Balance en caisse au 30 Nov. 1914		10,251.87
		$288,348.98

Nombre de malades dans l'Institution au 30 Nov. 1913	270
Nombre de malades admis durant l'année	5164
Total	5434
Nombre de mortalités durant l'année	201
Nombre de malades dans l'Institution au 30 Nov. 1914	162
Nombre total de jours de soins donnés durant l'année	81568
Moyenne de jours de chaque malade	15
SEXE—Hommes	3324
Femmes	2110
Total	5434
RELIGIONS—Catholiques	2783
Différentes sectes protestantes	2536
Juifs et autres	115
Total	5434
Malades reçus de la Ville de Winnipeg	2439
Malades reçus de la Ville de St. Boniface	922
Malades reçus des différentes Municipalités	1701
Malades reçus des autres Provinces	372
Total	5434

L'ESPIONNAGE ALLEMAND

S'il est une supériorité qu'il faut reconnaître aux Allemands, c'est assurément celle de l'espionnage. Depuis des années, ils ont enveloppé notre territoire d'un réseau serré "d'avant-guerre", tramé avec une sûreté et une méthode prodigieuses. Au voisinage de nos places fortes, on a découvert des plates-formes bétonnées, préparées à loisir pour leurs obusiers de siège. Les carrières du Soissonnais, dont ils ont tiré tant de parti lors de leur retraite après la bataille de la Marne, avaient été achetées et mises par eux en état longtemps à l'avance. Dans les plus infimes hameaux, ils ont des affidés qui signalent tous nos mouvements. D'occultes postes de télégraphie sans fil, des fils de dérivation sur nos lignes, des lignes téléphoniques souterraines les renseignent heure par heure sur nos positions.

—Dans la chasse que nos soldats doivent donner aux espions dont ils sont infestés, il faut qu'ils veillent aux plus insignifiants symptômes. Un peu de cambouis étalé sur la dale d'un abreuvoir, un broc de craie écrasé sur la route, un volet décroché par le vent à droite ou à gauche de la route sont, pour des patrouilles de cavalerie allemandes, autant de renseignements lisibles suivant une clé commode. Il y a plus adroit: les baliveaux coupés au bord des sentes et des hauteurs fixes indiquent la présence et l'importance approximative d'effectifs français. Et il y a plus odieux: les usines bénévolement autorisées à travailler dans la zone des opérations et qui, par d'intermittents jets de vapeur, signalent à l'observateur d'en face les mouvements de nos Corps...

On connait le coup du pseudo-laboureur, brave paysan—d'apparence—ocupé à retourner son champ, qui se trouve toujours—curieuse coïncidence—auprès d'une route où défilent les troupes. Celles-ci sont à peine passées que l'homme court à une ferme voisine où un téléphone est soigneusement dissimulé.

Cet exemple, a été imité et perfectionné. Auprès d'un pont, en plein milieu de la rivière, un pêcheur béat taquine le goujon innocent. En réalité, le pêcheur compte les hommes. Il a sous le pied une pédale reliée à un fil qui plonge dans la rivière. A l'aide de cette pédale, le pêcheur emploie le système Morse et expédie ses renseignements.

Sur certains ponts, les Allemands ont enterré sous une faible couche de lames métalliques qui correspond à des fils électriques. Une troupe s'engage-t-elle sur le pont? Le martellement des souliers se communique aux tiges métalliques, lesquelles à leur tour communiquent leurs vibrations aux fils électriques reliés au camp allemand. Des canons sont préparés, et, avant que la troupe ait passé le pont, elle est bombardée de 8 à 10 kilomètres quelquefois.

Enfin, ils ont trouvé, sur mer un système pour laisser croire à nos navires la présence de sous-marins. Sur des mines, ils ont adapté un périscope. Nos torpilleurs croient avoir un sous-marin devant eux, s'élancent pour le couper et font éclater la mine.

Il faudrait un livre complet pour retracer les perfidies de nos infâmes adversaires.

Les plates-formes de Maubeuge.

Bien avant que Maubeuge fût investie, raconte un médecin qui a pu s'échapper de la place, on surveillait de près un personnage qui se disait comte et qui se plaignait d'avoir été chassé d'Allemagne soi-disant pour crime de haute trahison.

Ce drôle d'oiseau, reconnu plus tard d'origine allemande, avait acheté une belle et vaste propriété aux environs de Maubeuge.

Grand sportsman, il fit construire un court de tennis en béton bien armé. Ce fait, du reste, a déjà été en partie relaté par la presse. Mais ce qui n'a pas été connu jusqu'à présent, c'est que, dès le premier jour de déclaration de guerre, on avait miné ces plates-formes et on les avait reliées par des fils souterrains à un détonateur en usage dans le génie.

Ceci permettait de faire sauter les plates-formes à tout instant. On laissa donc arriver et s'intaller tranquillement les grosses pièces allemandes.

—Rira bien qui rira le dernier, disait-on.

Le moment anxieusement attendu arrive enfin. Matériel, plateforme, tout va sauter dans un instant. On donne le coup de poing traditionnel sur le détonateur.... Rien! L'étincelle ne jaillit pas, la mine reste intacte.

On est affolé. L'énigme s'explique bientôt.

Des mains criminelles de paysans ou d'agents achetés par les Allemands avaient découvert et coupé les fils conducteurs.

Voici pourquoi leurs gros obusiers purent cracher, tout à leur aise, leur fonte meurtrière sur Maubeuge.

Une vieille filait.

Un zouave racontait récemment le fait suivant, qui s'est passé dans les environs d'Arras.

Un peloton de dragons passe devant une ferme abandonnée: quatre hommes la visitent de fond en comble: la visite dure peu, car il ne reste que les quatre murs. Dans le poulailler attenant, une pauvre vieille pleure, se lamente: près d'elle, un rouet, que d'un pied débile elle fait mouvoir. Tableau désolant de la guerre! Un obus éclate, puis deux, puis trois: les dragons n'ont que le temps de se sauver. Non loin là, un officier français, qui promenait sa lorgnette du côté de la ferme aprçoit un volet qui bat, mais trop regulièrement pour que ce soit le vent qui l'agite; la brise, d'ailleurs, est légère. Les dragons ont disparu: la mitraille se calme. L'officier, soupçonnant quelque manigance, envoie deux hommes et un caporal. Ceux-ci, en défilant, arrivent à la ferme, puis près de la vieille, dont le pied rythmiquement fait tourner le rouet. Au bruit, la paysanne se lève brusquement: aussitôt, on entend sur la façade battre le volet. Les deux hommes s'emparent de la fileuse et coupent le fil qui, le long du mur à l'extérieur, réjoignait le volet. Et l'espion, qui avait mis pour cette besogne-là cotillon, perruque et mettes, ne fila pas plus avant.

Le tonneau révélateur.

Un lieutenant de dragons et un adjudant blessé, après avoir échappé aux Allemands en se plongeant dans un étang jusqu'au cou, arrivent vers 7 heures du soir à une ferme isolée.

La porte, raconte l'adjudant, était entre-bâillée. A notre approche, une femme d'aspect encore jeune s'était avancée qui, avant même qu'on lui eût adressé la parole, nous indiquait le chemin — que nous ne lui demandions pas — pour aller à un village tout proche, disait-elle.

— Nous voudrions nous reposer un peu, interrompit mon officier. Voulez-vous nous donner à manger et à boire?

—Hélas! mon pauvre lieutenant, je n'ai plus rien. *Ils ont* tout saccagé ici.

—Au moins vous avez encore quelques gouttes de vin, un verre d'eau?

— Même pas! Et vous feriez mieux, que je vous dis, de gagner tout de suite le village... Ils n'y sont pas...

L'allure étrange de cette fermière, son regard cauteleux et sournois ne nous disaient rien qui vaille. La salle où nous étions entrés, cuisine et chambre à coucher tout ensemble, était à la vérité en assez fâcheux état: armoire ouverte et lingerie éparse, assiettes ébréchées dans le buffet, chaises renversées, mais — tous ces détails me sont revenus depuis à la mémoire — ce désordre avait quelque chose, comment dirai-je, d'apprêté, de "coordonné, pour une mise en scène", qui aurait dû nous inciter à la méfiance.

— Je suis sûr que nous trouverons à boire dans la cave.

— Inutile, mes pauv' gens, de descendre. Il n'y a rien de rien.

D'abord la femme refusa net. Elle élevait la voix: "Puisqu'il n'y a rien, je vous le jure." Obligée par la menace de consentir, nous vîmes qu'elle remblait de tous ses membres. Elle se tenait à distance, nous priant enfin "d'aller en bas" sans elle. Coûte que coûte, il lui fallut bien descendre l'escalier la première. La cave était spacieuse, composée de deux pièces, avec de grands fûts bien rangés et d'ailleurs absolument vides. Au fond, un caveau fermé par une lourde porte où nous entrâmes. J'avais pris la petite lampe à pétrole, malgré l'insistance de la fermière à la garder, je la posai près de moi, sur une barrique. En frappant sur un baril, mon lieutenant constata qu'il était plein. A ce moment, la femme, jouant des condes et nous bousculant, essava de s'enfuir. Je la suivis. Elle montait déjà l'escalier à toutes jambes. L'instinct du danger inspire parfois des actes irréfléchis. On les regrette après. Ma foi! j'avais saisi mon revolver. J'allais...

— Ne tirez pas, cria mon officier.

La fermière, l'espionne, s'empêtrant dans ses jupes, avait perdu pied sur les marches. Je réussis à la maîtriser de mon bras valide.

Mais que se passait-il dans le caveau, en cette minute tragique? .... Mon compagnon s'était approché d'une futaille de dimensions inusitées et vide comme les autres. Un homme tapi à l'intérieur se dressait, l'arme au poing, en face de lui. Deux détonations. Un cri de rage, le bruit d'un corps qui tombe... puis, qu'est-ce que cela? la sonnerie d'un timbre électrique?.... un râle étouffé!.... Mon officier avait brûlé la cervelle de ce uhlan....

Or, savez-vous ce qu'il y avait dans cette cave? Un poste de téléphone. Le petit baril contenait les piles; le tonneau, c'était la cabine, munie d'appareils perfectionnés.

.... Et dame! nous avions interrompu la communication.

Les deux femmes se faisaient la barbe.

Le curé d'Hastings, en Angleterre, touché de la misère des nombreux réfugiés belges, avait décidé d'en recevoir deux chez lui. Voulant faire lui-même un choix judicieux, il alla à Folkestone examiner à leur arrivée les malheureux évacués des Flandres. Il avisa deux vieilles dames respectables qu'il invita à venir chez lui. Ces dames se déclarèrent enchantées de la réception qui leur était faite mais, au cours du repas du soir le prêtre fut surpris de certains allures équivoques de ses protégées.

Le lendemain, il se leva de très bonne heure et surprit une conversation dans la chambre qu'il avait offerte aux deux Belges. Les deux dames s'exprimaient d'une voix forte et dans une langue que le curé crut tout d'abord être le flamand. De plus en plus intrigué, il eut l'idée d'aller, par un balcon contigu, examiner du dehors l'intérieur de la chambre. Horreur! les deux prétendues dames étaient en caleçon et rasaient soigneusement leur visage!

Vite le prêtre courut avertir la police et, une heure après, les deux espions — car on a deviné qu'il s'agissait de deux Allemands — étaient arrêtés et écroués.

APPEL

Aux réservistes belges

Tous les réservistes des classes 1899 à 1914 dont les noms sont mentionnés ci-dessous sont obligés de venir s'inscrire au Consulat, pour leur départ, le gouvernement subvenant à tous leurs frais de route, de Winnipeg jusqu'en Europe, ainsi qu'à leur entretien ici à partir du moment où ils auront passé la visite médicale et que le docteur désigné à cet effet les aura reconnus aptes au service.

Tous les réservistes qui ne rejoindront pas leur régiment seront considérés comme DESERTEURS.

Les insoumis réfractaires ou déserteurs peuvent obtenir leur pardon en répondant à cet appel tous leurs frais de route seront payés.

Ceux dont le nom ne figurent pas dans la liste ci-dessous sont également obligés de venir s'inscrire au Consulat pour le départ, car aucune raison, sauf celle de réforme, n'excusera leur non-accomplissement de leur service militaire. Donc ceux qui ont l'intention de retourner un jour en Belgique réfléchissent bien à la peine qu'ils pourront encourir comme déserteurs en temps de guerre, absolument aucun prétexte d'ignorance, d'appel sous les armes ne sera admis.

En outre, le gouvernement du Roi fait appel à tous les Belges VALIDES qu'ils contractent un engagement volontaire pour la durée de la guerre. Cet appel s'adresse aux compatriotes âgés de 18 à 30 ans, ainsi qu'aux ex-militaires et ex-gardes civiques âgés de 45 ans au maximum.

A.-J.-H. Dubuc,
Consul de Belgique

* * *

RESERVISTES

Devuyst, Ernest-Henri.
Van de Walle, Cornelis.
Dorenz, Henri.
Baudru, François-A.
Lefèvre, Guillaume.
Nalbrancke, Emile-Constant.
Thomas, Jos.-Alfred-Jules-Marie-Shislin.
Bruggeman, Florentin-Lucien-Pierre.
Dumailly, Jean-D.
Laconte, Robert.
De Corte, Camille.
Druwe, Léon.
Closs, Clément.
Godart, Gustave.
Degryse, Alphonse.
Vanderveye, Jérome-Alphonse.
Questiaux, Emile-Victor.
Logier, Victor-Polydore.
Dordu, Jean-Marie-Emile.
Matchelincks, Alphonse.
Saelens, Henri.
Temmerman, Emile Florimont.
Vanwilderode, Jean-Edouard-Clément.
Deschryver, Edouard-Pierre.
Van Den Keen, Benoit.
Goris, Adrien.
Callens, Jérôme.
Sioen, Victor.
Ameye, Emile.
Van Den Bussche, François-Jean.
Eeckhout, Henri-Oscar.
Verluys, François.
Manssens, Liboire.
Dulle, Louis-Albert.
Van Den Russche.
Nuytens, Odile.
Stragier, Cyrille.
Stragier, Victor.
Vaelbrock, Gustave.
Lecollier, Henri.
D bruck, Jules-Polydore.
Tack, Auguste.
Lagas, Cossmas, Eugène.
Vermeulen, Julien.
Coppe, Camille.
Everaerdt, Camille-Achille.
Devos, Cyrille-Joseph.
Speybrosh, René.
Vandekerkhove, François-Jules.
Lejeune, Joseph-Edouard.
Alsberghe, Odile-Emile.
D'Huygheleure, Renatus.
Delannoo, Edouard-Frédéric.
Van Dooren, Oscar.
Petillion, Isidore.
Van Achte.
Lips, René.
Spaarbroeck, René.
Van Laere, Désiré.
Vanmegroet, Emile.
Simoens, Jules.
Oppaelfens, Guillaume.
Delmont, Ferdinand.
Sameyn, Oscar.
Synaeve, Alphonse.
D'Hondt, Achille.
Van Steenhiste, Jules-Edouard
Van Coillie, Léon.
Bart, Achille.
Billens, Jean.
Duyvejonck, Camille.
Langeraet, Camiel.
Van Looke, Léonard.
Bonin, Jules.
Lambrecht, Alphonse.
Doussel, Arthur.
Dousselaere, Arthur.
Decrouble, Hector.
Carrette, Ernest.
Tanghe, Alphonse.
Vandevyve, Robert.
Jansens, Henri.
De Corte, Camille.
Denis, Zéphyr.
Scoof, Maurice.


Photo by American Press Association.
PRISONNIERS ALLEMANDS

L'UNION CANADIENNE FRANCAISE

Ce qu'elle est. Ce qu'elle offre.

C'est le nom d'une organisation qui existe déjà à Saint-Boniface depuis bientôt un an, mais qui s'est présentée devant le public de Saint-Boniface d'une manière spéciale dimanche soir.

Son but est d'unir tous les Canadiens français de Saint-Boniface surtout, mais ceux des campagnes aussi si ceux-ci veulent bien prendre contact avec les premiers dans les visites qu'ils font parfois à la ville.

Les salles sont actuellement dans le Bloc du Collège, rue Provencher, et la jeunesse trouvera là les amusements qu'elle va parfois trop facilement chercher dans les endroits qui ne sont pas sans périls pour elle.

Le but de l'Union est non-seulement d'amuser la jeunesse qui cherche en dehors du foyer certains divertissements, mais de permettre aux hommes mûrs de se rencontrer et d'échanger leurs vues.

La constitution pourvoie aussi à la formation de sections d'étude, car l'Union se propose un but plus élevé que d'amuser ses membres.

Elle répond à un besoin, car le temps n'est peut-être pas loin où une action concertée et énergique de toutes les forces canadiennes-françaises sera nécessaire pour conserver aux nôtres dans l'Ouest canadien les positions qui n'ont pas été sans être menacées jusqu'ici.

Les conditions d'entrée sont très faciles. Une cotisation de 25 sous par mois donne la qualité de membre actif et accès à toutes les salles du cercle.

Les actions sont de $10 chacune.

Bien que l'Union désire vivement recruter un certain nombre d'actionnaires pour développer ses moyens d'action et rendre plus attrayantes ses salles de réunion, elle compte surtout en ces jours de gêne sur la modique cotisation que peut payer le grand nombre et lui permettra de continuer son action en attendant un état social plus prospère.

L'Union a réuni dans ses salles dimanche soir l'élite de la population de Saint-Boniface, entre autres nos hommes d'affaires les plus en vue.

Ont adressé la parole: Mgr Béliveau, curé de la paroisse, l'Hon. Joseph Bernier, secrétaire provincial, MM. Potvin, Baril, Guilbault, Cusson et Noël Bernier.

L'assemblée était sous la distinguée présidence de M. Alexandre Beaupré, avocat.

Succès et longue vie à l'Union Canadienne.

L'ECHEVIN BEAUPRE REPOND AUX CALOMNIES DU FREE PRESS

Monsieur le Directeur
de la *Liberté*,
Winnipeg.

Monsieur le Directeur,

Auriez-vous la bonté de m'accorder quelques lignes de votre journal en réponse à un article paru dans le *Free Press* du 12 courant au sujet de l'évaluation des propriétés dans Saint-Boniface.

Je n'aurais pas cru nécessaire de relever les faussetés contenues dans cet article, si je ne m'étais rendu compte qu'il fait partie d'une campagne bien organisée pour fausser les esprits dans un but certainement étranger aux affaires municipales.

Au commencement de l'année 1914, la Cité de Saint-Boniface avec le consentement des propriétaires, ratifié par la législature, s'est annexé tout le territoire à l'Est de la rivière Seine, autrefois dans les limites de la municipalité de Saint-Vital, ayant une superficie d'environ 8,000 acres, aux conditions suivantes:

(a) La Cité de Saint-Boniface prélèvera chaque année sur le territoire en question une taxe de $3,000, durant la première période de 5 ans, $4,000 durant la seconde période de 5 ans, et $5,000 durant la troisième période de 5 ans.

(b) La Cité de Saint-Boniface prélèvera aussi chaque année sur ce territoire le montant des frais et dépenses occasionnées par la collection des taxes sur ce territoire.

(c) Le coût de tout travail, amélioration, comme trottoirs, égouts, pavages, etc., qui sera fait dans les limites du territoire, à l'exception de l'entretien des chemins, sera exclusivement à la charge du dit territoire.

(d) Toute dette dont le territoire en question est grevé, en vertu de débentures de la municipalité de Saint-Vital, sera exclusivement à la charge du dit territoire.

(e) Toute parcelle de terrain dans les limites de ce territoire, qui est ou qui sera subdivisé en lots de ville, ou employé pour fins industrielles ou manufacturières, devra être évalué et taxé de la même façon que l'est le terrain dans les limites de l'ancien Saint-Boniface.

Ceux qui critiquent cette transaction, sous prétexte que c'est un mauvais marché, montrent bien leur parti pris et leur mauvaise foi, en s'abstenant complètement de donner des détails du résultat obtenu durant l'année 1914. Vous me permettrez de vous citer quelques chiffres.

De la somme de $3,000 prélevée comme taxe générale, la Cité de Saint-Boniface a dépensé $700 pour l'entretien des chemins dans ce territoire. Voici donc $2,300 dont l'ancien Saint-Boniface a bénéficié en 1914 au détriment du territoire annexé.

De plus, la Cité de Saint-Boniface a prélevé la somme de $490.13 pour frais et dépenses de collection des taxes, et cela sans qu'il fût nécessaire d'augmenter le nombre des employés dans le département du trésorier. Par conséquent, à l'exception de quelques piastres dépensées pour impressions et papeteries, bénéfice clair pour l'ancien Saint-Boniface.

Les critiques prétendent que ce marché équivaut à une exemption de taxe, et que c'est favoriser le territoire annexé, au détriment de l'ancien. Mais quiconque réfléchira sur les chiffres cités plus haut, conviendra que ce vouloir taxer davantage le territoire annexé, n'aurait pour résultat que de favoriser l'ancien Saint-Boniface au détriment du territoire annexé.

Quelle raison avons-nous de réclamer plus de $4,000 pour ce qui nous coûte environ $700.

Quelle raison avons-nous de leur demander de payer nos dettes lorsqu'ils sont déjà obligés de payer les leurs?

Vous conviendrez qu'il n'est que juste de demander à mon voisin de payer ses propres dettes, et en sus de payer une bonne part des miennes!!

Il y a des gens qui n'apprécient la justice d'une mesure qu'en autant qu'elle leur rapporte; ce n'est pas la première fois qu'on énonce ce principe de justice, il est même en pratique depuis longtemps au Manitoba.

D'ailleurs l'esprit qui inspire nos critiques est bien démontré par les paroles qui ont échappé dernièrement à un d'entre eux: "Soak them, and soak them hard". Ce n'est que juste, n'est-ce pas?

Mais, direz-vous, si les propriétaires de ce territoire, désiraient faire partie de Saint-Boniface, il n'est que juste qu'ils en assument une partie des responsabilités. Oui, mais seulement en proportion du bénéfice que ce territoire retire des améliorations que nous avons dans notre ville. Ce principe est bien reconnu. L'administration municipale doit viser à faire payer le coût d'une amélioration par les propriétaires qui en bénéficient, et cela en proportion du bénéfice que chacun en retire.

Alors, voyons pourquoi nous payons des taxes à Saint-Boniface. Nous avons $1,300,000 à payer pour pavages; $1,000,000 pour égouts; $123,000 pour trottoirs; $550,000 pour aqueduc; $481,000 pour ponts, et $114,000 pour ouverture de rues et ruelles. De plus nous dépensons chaque année environ $50,000 pour l'entretien de ces améliorations, $43,000 pour l'entretien de l'aqueduc, $20,000 pour le département de police et $38,000 pour le département du feu.

Maintenant que nous avons ces chiffres, voyons le bénéfice que peut retirer le territoire annexé de ces améliorations.

Quant aux pavages, les quelques personnes qui résident dans les limites de ce territoire doivent les user à peu près autant que les résidents de Saint-Norbert, Lorette ou Bird's Hill; il suffit d'y penser un instant pour se rendre compte qu'il serait ridicule de vouloir leur imposer une taxe pour cela.

Quant aux égouts, personne ne prétendra qu'ils puissent en retirer un bénéfice; il en est ainsi des trottoirs, de l'aqueduc et de l'ouverture des rues et ruelles.

Quant aux ponts, est-ce que ceux qui s'en servent 4, 6, et 10 fois par jour ne devraient pas payer plus que ceux qui s'en servent une ou deux fois par mois? Saint-Boniface n'aurait jamais eu besoin de faire de dépenses pour les ponts, si ce n'eut été de l'augmentation de trafic entre Winnipeg et l'ancien Saint-Boniface, et le trafic de la campagne n'a été pour rien dans ces dépenses.

Quant aux $50,000 pour l'entretien général et $43,000 pour l'entretien de l'aqueduc, ce que j'ai dit antérieurement s'applique autant aux dépenses d'entretien qu'au capital investi.

Quant au département de police, sans doute nous donnons aux résidents de ce territoire une certaine protection qui équivaut à la protection qui leur est accordée par la police provinciale, et qui ne leur coûte rien. C'est-à-dire, que la police n'y va que pour fin d'enquête, ou sur demande spéciale. Il serait absolument impossible de procéder autrement, vu le peu de population dans une si grande étendue.

Quant au département de feu, vous pouvez vous figurer de quelle utilité pourrait être notre brigade de feu, si un incendie se déclarait dans une étable, à cinq milles de la station, dans la prairie, où il n'y a que de mauvais chemins et pas d'eau. Absolument inutile; le tout serait brûlé avant même que la brigade puisse s'y rendre.

Après ces quelques mots d'explication, vous comprendrez que ceux qui désirent imposer une taxe plus forte sur ce territoire expriment bien leur pensée en disant "soak them, and soak them hard".

Maintenant, parlons de la taxe scolaire. Durant l'année 1914, la Cité de Saint-Boniface a prélevé sur le territoire annexé $4,588.89 pour fins scolaires, et l'enseignement des enfants qui y résident a coûté à l'arrondissement moins de $1,400; donc bénéfice clair d'au delà de $3,000, pour le vieux Saint-Boniface. Après tout, ce n'est pas si mauvais. L'évaluation du territoire annexé était de $819,980 en 1914, et le 8 courant, le conseil formé en comité général a recommandé aux évaluateurs d'augmenter cette évaluation à environ $1,000,000 pour 1915. C'est à propos du rapport de ce comité qu'a surgi la discussion dont parle le *Free Press* du 12.

Ceux qui disent "Soak them hard", voudraient voir cette évaluation augmentée à $5,000,000. Quel en serait le résultat? En supposant que le taux de la taxe pour 1915 serait le même pour 1914, nous devrions prélever alors sur ce territoire $27,000, c'est-à-dire environ 25% de la taxe scolaire dans tout Saint-Boniface; en d'autres termes, le territoire où résident environ 40 enfants serait taxé au montant de 25% du coût de l'enseignement des 2,000 enfants qui assistent à nos écoles.

Je ne doute pas que certaines personnes trouvent cela équitable. Mais si nous le faisions, qu'arriverait-il? J'aimerais à savoir qu'est-ce qui empêcherait les propriétaires de ce territoire de former un arrondissement scolaire séparé et alors ils ne paieraient que pour le coût de l'enseignement de leurs 40 enfants. J'ai examiné avec soin l'acte des écoles publiques et je n'ai rien pu trouver qui puisse les empêcher de le faire, et alors nous perdrions les $3,000 ou $4,000 ou $5,000 de bénéfice que nous retirerions chaque année en évaluant le territoire en question d'une façon raisonnable. Ce serait la conséquence inévitable de l'étroitesse d'esprit des "soak them hard".

Monsieur le directeur, faut-il s'étonner qu'après avoir considéré les avantages que nous retirons d'un tel marché, le conseil de Saint-Boniface soit disposé à annexer une partie de la ferme du Collège de Saint-Boniface, aux mêmes conditions?

Pour moi, je ne refuserai jamais un tel marché.

Je vous prie de m'excuser si j'ai abusé de votre hospitalité, mais vu la campagne de mensonge qui se fait dans certains quartiers à Saint-Boniface, j'ai cru de mon devoir de mettre les choses au point.

Croyez-moi,
Votre humble serviteur,
J.-A. Beaupré.

ST-BONIFACE

La Société Saint-Jean-Baptiste a élu pour l'année 1915 les officiers suivants: M. Adrien Potvin, président, J.-A. Beaupré, premier vice-président, Noël Bernier, second vice-président, Alex. Bernier, secrétaire, W. Raymond assistant-secrétaire, Camille Dusseault, trésorier, Arthur Prendergast, assistant-trésorier, Chs Cusson et J.-A. Charette, maîtres de cérémonies. Le comité se composera de MM. le docteur Lachance, maire, J.-A. Cusson, A. Larivière, Ed. Guilbault, J.-A.-F. Bleau, docteur Laurendeau, J.-A. Marion et F.-J. Cusson.

Un comité a été nommé pour travailler à l'organisation d'un concert boucane ou autre concert.

* * *

A bon droit le conseil a décidé de s'en tenir à la loi votée par la législature provinciale au sujet des terrains annexés à Saint-Boniface et que les réformateurs des quartiers 4 et 5 ne trouvent pas suffisamment taxés.

Les lecteurs de la *Liberté* verront par la lettre de l'échevin Beaupré combien cette décision du conseil est justifiée par les faits, l'intérêt de Saint-Boniface et Norwood, la justice.

* * *

M. l'abbé Corbeil ira cette semaine à Dauphin s'enquérir des avantages qu'offre cette région aux colons canadiens-français.

* * *

A sa réunion de dimanche après-midi, la Ligue du Sacré Coeur a décidé d'accentuer la lutte en faveur de la tempérance.

* * *

Le choeur de chant de la cathédrale est à se réorganiser. Par quelques changements, l'entrée de plusieurs nouveaux membres, l'engagement de M. Paul Salé comme organiste, de M. Cardinal, jusqu'ici directeur du choeur de l'Immaculée Conception, à Winnipeg, de M. Hélie, le fameux ténor, depuis plusieurs mois à l'église Sainte-Marie, de Winnipeg, dont on ne peut qu'admirer le grand talent, notre choeur de chant n'aura bientôt pas de rival.

CONCERT-BOUCANE

La Société Saint-Jean-Baptiste a donné, mardi le 19 janvier, son premier concert boucane. D'un essai, on peut sans vantardise dire qu'elle a fait un coup de maître et par le nombre des assistants, le programme musical exécuté, l'entrain de tous ceux qui participèrent à cette réunion le brio et l'éloquence qui caractérisèrent la belle conférence du R. P. Laflamme, o.m.i., sur les principes d'une vie nationale vraiment efficace.

Dès huit heures et demie, toutes les tables étaient prises d'assaut. La gaieté et l'entrain régnaient partout. Ici, une partie de whist se disputait avec acharnement, là, dans la fumée bleue des cigares, des cigarettes et du bon "tabac canayen", dégusté dans de belles pipes de plâtre, les causeries se liaient, se poursuivant avec ce brio, ce franc rire qu'y savent apporter des "canayens".

Le programme musical s'ouvrit par un superbe pot pourri "Chants Canadiens", harmonisés par M. Ernest Gagnon. Sous l'habile direction de M. Poitras, avec M. Pépin au piano, le quatuor Trudeau-Delisle-St-Jacques, etc., l'exécuta avec un tel élan qu'il dut le répéter en réponse aux applaudissements et aux rappels de l'auditoire.

Le R. P. Laflamme suivit avec la première partie de sa conférence. Il fut présenté par M. Fournier, président de la Société Saint-Jean-Baptiste. A grands traits le conférencier trace avec chaleur le rôle de la race canadienne-française, évoque les luttes qu'elle a soutenues, celles qu'elle soutient actuellement et celles qui l'attendent dans l'avenir. Il analyse l'esprit, les motifs et le but de ses adversaires. Il démontre la persistance de la lutte qui nous est faite, comment s'en nouent entre eux tous les épisodes. En terminant cette première partie, il fait voir quelle inique situation crée aux Canadiens français de l'Ontario bilingue l'inique Règlement XVII.

De nouveau, aux applaudissements de l'auditoire, notre quatuor, qui est déjà un favori, se fait de nouveau entendre dans une série de chants canadiens qui lui valent de nouveaux rappels. Au milieu d'une foule de rires et de chaleureux applaudissements, M. Gustave Cardon, accompagné au piano par M. Pepin, rend avec ses mains, en se frappant la mâchoire et le crâne, plusieurs airs bien connus. En rappel, il nous donne la Marseillaise avec une maîtrise à rendre jaloux les meilleurs exécuteurs en ce genre de musique. Aux applaudissements de l'auditoire, le R. P. Laflamme, o.m.i., reprend sa conférence et nous en donne la seconde partie. Elle porte sur les moyens de maintenir la langue française, par la nécessité qu'il y a pour nous, et nous voulons survivre et durer en tant que groupe français, de ne jamais forfaire à ce devoir. Cette résistance se doit apporter dans tous les domaines de la vie nationale. Mais c'est surtout dans la vie privée, dans la vie paroissiale qu'elle ne doit jamais se ralentir. A l'école plus qu'ailleurs se trouve son véritable terrain et le plus efficace. Là se forme la génération de demain, là, elle pourra s'imprégner d'un esprit vraiment français et catholique. C'est donc un devoir pour toute la population française de Winnipeg de contribuer au maintien de l'école du Sacré-Coeur, de l'église du Sacré-Coeur et de toutes les oeuvres paroissiales.

Les chaleureux applaudissements qui accueillirent la finale de l'orateur montrèrent combien il frappait la note juste.

Il commençait à se faire tard, mais l'entrain ne diminuait pas. Et le chant, la musique reprenaient le pouvoir. M. William Dawes se faisait entendre dans le délicieux chant "Mother McCrae", puis M. Cardon répétait quelques-uns de ses chants. Aiguisés par le bon tabac canayen, les estomacs firent une chaude réception aux sandwiches que le comité organisateur avait préparés et qu'il donnait le plaisir d'arroser d'une bonne bière. Puis ce fut le tour du dévoué président qui prit la parole pour féliciter le conférencier, remercier les organisateurs, les donateurs et annoncer le résultat du tirage. C'est M. Bourque qui était l'heureux gagnant de la superbe pipe en écume de mer avec étui donnée par M. Horace Chevrier, du "Magasin Bleu".

La réunion se termina par le chant de *O Canada*, tous se promettant de se retrouver au second concert-boucane.

SACRE-COEUR

Naissance. — Joseph-Philippe-Isidore, fils de Joseph-Isidore Ste-Marie et de Obéline Fortier. Parrain, Louis-Philippe Lignacé; marraine, Azilda Labelle.

* * *

Le R. P. Anzalone, o.m.i., est à l'hôpital Saint-Boniface pour un repos de quelques jours.

* * *

La première de la série de sept parties de pedro organisées au profit de l'école du Sacré-Coeur aura lieu ce soir. Seuls les hommes et les jeunes garçons paieront pour l'entrée, les dames et les jeunes filles sont admises gratuitement. Il n'y aura ni liste, ni rafle, ni loterie.

* * *

Nous publierons mardi prochain le rapport complet de la Commission Scolaire pour l'année 1914.

* * *

Jeudi dernier, un grand nombre d'amies se sont rendues chez M. Rits pour célébrer le 20ème anniversaire de naissance de Mlle Alice Rits. On s'est amusé ferme.

* * *

Mme Thibault est malade depuis quelques semaines. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

* * *

On annonce pour le 8 février prochain le mariage de M. Joseph-Arthur-Euclide Piédalue, fils de M. Anatole Piédalue, 573 avenue McDermot, à Mlle Laura-Sarah Brûlé, de Saint-Boniface.

* * *

La Foncière Canadienne Limitée tiendra demain soir son assemblée annuelle régulière dans les salles paroissiales de l'Eglise du Sacré-Coeur, coin des rues Bannatyne et Lydia.

* * *

Mlle Mathilda Simoneau épousera cette semaine M. Killim, de la paroisse de Saint-Edouard. Le mariage aura lieu à Kenora, Ont.

* * *

POUR DECIDER LES TURCS

On leur fait croire que le kaiser descend de la soeur de Mahomet

Le Claire, 19.—De curieux détails sont donnés par un missionnaire sur les méthodes employées par les Allemands pour impressionner l'armée turque et gagner l'opinion publique en Syrie. Ce missionnaire de la mission évangélique et médicale s'est réfugié ici venant d'Haïfa.

Pour le bienfait des Arabes, qui paraissent accepter cette histoire sans hésiter, on a découvert que le kaiser est un descendant héréditaire de la soeur du Prophète et qu'il a décidé de faire un pèlerinage à la Mecque après la fin de la guerre.

Les indigènes les moins instruits croient généralement que la nation allemande a été tout entière convertie à l'islamisme.

UN HEROS DE 10 ANS

Il signalait aux Russes les positions des Autrichiens

Paris, 19.—Une dépêche de Petrograde au "Temps" dit que parmi les blessés soignés à l'hôpital de Kiev, se trouve un enfant de dix ans originaire de Petrograde. Ayant suivi un régiment sur le front il rendit de grands services en signalant la position des batteries autrichiennes. Pour cela, il grimpait sur les toits des maisons ou dans les arbres.

Découvert par un avant-poste autrichien, il fut poursuivi. En se sauvant, le gamin tomba et se cassa la jambe, mais il réussit cependant à s'échapper.

CLASSES LIBEREES

Les classes 1887 et 1888 sont renvoyés dans leurs foyers

Paris, 20.—Les hommes des classes 1887 et 1888, qui avaient été mobilisés, vont pouvoir rentrer dans leurs foyers. M. Millerand, ministre de la guerre, vient, en effet, de décider que les hommes appartenant à ces deux classes de la réserve de l'armée territoriale, gradés ou non gradés, du service armé ou du service auxiliaire, seront immédiatement renvoyés dans leurs foyers, à moins qu'ils ne demandent à rester au corps.

Les hommes de ces catégories, exerçant des professions spéciales utilisables pour les besoins de l'armée, ne seront renvoyés qu'au fur et à mesure de leur remplacement.

LA NEIGE EN ITALIE

Les loups affamés déterrent les cadavres des victimes du tremblement de terre

Avezzano, 21.—La neige a continué de tomber toute la journée et a atteint dans les Apennins une profondeur de plusieurs pieds; la souffrance est plus grande parmi les habitants et dans bien des cas amène la mort.

Des loups chassés par la faim, ont quitté leurs tanières situées aux faîtes des montagnes, plus particulièrement le mont Sirente, haut de deux mille trois cents mètres, et ont attaqué les habitants des petits villages.

Près d'Ajelli, ils ont essayé de déterrer les corps des morts nouvellement entassés. Ils ont été chassés par les soldats, plusieurs ont été tués et d'autres ont échappé.

NAISSANCE

Mme Maurice Dumousseau, 64 rue Aulneau, Saint-Boniface, une fille baptisée Mdeleine-Berthe-Léone.